

L'INCUBATION EST-IL UN NOUVEAU ROMAN?

L'INCUBATION EST-IL UN NOUVEAU ROMAN?

par

RENEE M. LEDUC-PARK, B.A. (McMaster)

Thèse

présentée à la School of Graduate Studies
en vue d'obtenir le diplôme de Master of Arts

McMaster University

Août 1973

MASTER OF ARTS (1973)

McMASTER UNIVERSITY
Hamilton, Ontario.

TITLE: L'Incubation est-il un nouveau roman?

AUTHOR: Renée M. Leduc-Park, B.A. (McMaster University)

SUPERVISOR: Professor M. Hajdukowski-Ahmed

NUMBER OF PAGES: iii, - 114.

SCOPE AND CONTENTS:

Dans cette thèse, nous nous proposons de contredire l'idée très souvent admise que L'Incubation est un "nouveau roman" en essayant de dégager la présence de "significations" essentiellement psychanalytiques, ainsi que des aspects du roman classique dénoncés par Robbe-Grillet lui-même.

In this thesis we propose to refute the idea frequently upheld by critics that L'Incubation is a "nouveau roman". We have attempted to point out the existence of an essentially psychoanalytic content in this novel to emphasize its classical aspects which are specifically rejected by Robbe-Grillet.

Je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à Madame le professeur Maroussia Ahmed dont les conseils ont rendu possible l'élaboration de ce travail. Je remercie également Madame le professeur Paulette Collet dont les renseignements m'ont été très utiles dans mes recherches, et Madame France Leduc-Fortier de Montréal, qui m'a fait parvenir la documentation nécessaire du Québec.

INTRODUCTION

L'on a souvent qualifié L'Incubation¹ de "nouveau roman". Nous sommes d'accord avec Gilles Marcotte qui voit dans L'Incubation, un exercice de style exécuté avec une virtuosité extraordinaire par un écrivain:

qui utilise les recettes du "nouveau roman" avec une habilité, un tour de main remarquables... Tout se passe comme si Gérard Bessette, après avoir analysé soigneusement, professoralement, quelques romans actuels, en avait appliqué les méthodes avec l'habilité d'un parfait technicien.²

Cependant, nous sommes d'avis que L'Incubation n'est pas réellement un "nouveau roman". Par "nouveau roman", nous entendons l'écriture telle que la conçoit et la pratique Robbe-Grillet, et c'est sur cette définition particulière que nous baserons notre étude de L'Incubation. C'est dire que nous excluons de cette école les autres romanciers contemporains dont les oeuvres sont souvent qualifiées de "nouveaux romans". En effet, d'après Olga Bernal dans un essai intitulé Alain Robbe-Grillet: le roman de l'absence, des auteurs comme Claude Simon et Michel Butor n'ex-

¹Gérard Bessette, L'Incubation, (Ottawa: Librairie Déom, 1965).

²Gilles Marcotte, "Gérard Bessette à l'école du nouveau roman", Les bonnes rencontres, (Montréal: Hurtubise HMH, 1971), p. 173.

priment pas véritablement la nouvelle tendance car leurs romans "ne manifestent pas de rupture véritable avec le passé"³. Quant à Nathalie Sarraute, on note une certaine analogie entre son oeuvre et celle de Robbe-Grillet:

dans la mesure où pour Nathalie Sarraute, l'homme moderne se saisit dans l'objet. . . Mais dans la mesure où Nathalie Sarraute exploite l'objet pour une psychologie de l'homme somme toute traditionnelle, son roman retombe dans le passé.⁴

Gérard Tougas partage cette opinion:

Most commentaries which I have read on the style adopted by Bessette miss the point. It is not really accurate to refer to the stream-of-consciousness technique, as many critics have done, when referring to the English version. Nor are the criticisms in French more helpful, characterized as they are by too easy comparisons with the "anti-roman" of Nathalie Sarraute or Robbe-Grillet. (Besides, the last named novelists cannot be lumped together in this way.)⁵

Ainsi, Bessette emploie comme Nathalie Sarraute, la technique du monologue intérieur: le narrateur de L'Incubation fouille sa propre psyche qui reflète les motivations et l'inconscient des autres personnages, selon sa propre perception des choses, le tout prenant l'allure d'une tentative de mise au point. Au contraire, dans le "nouveau roman" tel que nous l'entendons, le monologue

³Olga Bernal, Alain Robbe-Grillet: le roman de l'absence, (Paris: Gallimard, 1964), p. 11.

⁴Ibid., p. 11.

⁵Gérard Tougas, "Something or Nothing", Canadian Literature, XXXVI (Spring 68), p. 62.

même s'il est intérieur, enregistre simplement les faits et gestes des autres, sans tenter de les analyser par l'écriture. C'est au lecteur de tirer ses propres conclusions de la matière que lui offre l'auteur, lequel se borne à raconter ses expériences visuelles. De plus, le personnage du "nouveau roman" ne doit être qu'un "il quelconque, anonyme et translucide, simple sujet de l'action exprimée par le verbe."⁶ D'autre part, pour se conformer aux normes littéraires du XIXe siècle et de la critique traditionnelle, le personnage "doit avoir un nom propre, double si possible: nom de famille et prénom."⁷ Or, dans L'Incubation, non seulement les personnages ont-ils des noms, mais leurs noms sont pour la plupart symboliques. Il y a analogie entre les noms que Bessette donne à ses personnages et la situation qu'il décrit. Ainsi se crée un lien, un mouvement de sympathie ou d'antipathie entre le lecteur et les personnages, qui détruit le détachement, la liberté que préconise le "nouveau roman"⁸. Dans cette même optique, le véritable "nouveau roman" ne doit pas témoigner "d'appartenances" à aucun système de références, c'est-à-dire qu'il ne doit pas contenir de notions périmées, d'idées préconçues et d'images toutes faites. Or, d'après

⁶Alain Robbe-Grillet, Pour un Nouveau Roman, (Paris: Les Editions de Minuit, 1963), p. 27.

⁷Ibid., p. 27.

⁸Ibid., p. 40.

Réjean Robidoux, L'Incubation est "le roman très calculé de Gérard Bessette, psychologue averti d'une époque post-freudienne"⁹. C'est donc que l'auteur a conçu ce roman, d'après des données psychanalytiques déjà établies: Bessette n'a pas "coupé les ponts", il partage une vision de la réalité qui a ses origines au XIXe siècle. L'Incubation se rattache à des théories, des notions fondées sur la psychologie traditionnelle qu'il accepte et même qu'il applique puisque dans Une littérature en ébullition, il se fait psycho-critique.

Il nous semble que si Bessette avait voulu écrire quelque chose approchant le "nouveau roman", le terme "révolution" tel qu'employé par Claude Simon¹⁰, aurait été mieux approprié comme titre, car ce mot signifie le mouvement d'un mobile qui parcourant une courbe fermée, repasse successivement par les mêmes points. Cette définition décrit la rotation d'un objet traçant à plusieurs reprises, un cercle dans un espace vide.* Dans L'Incubation, l'idée du cercle prédomine, comme nous allons le démontrer, mais ce n'est pas le tracé du cercle qui fait l'objet de ce roman, mais ce que ce cercle renferme.

⁹Réjean Robidoux, "Le cycle créateur de Gérard Bessette ou le fond c'est la forme", Livres et Auteurs Québécois (1971), p. 21.

¹⁰Claude Simon, Le Palace, (Paris: Les Editions de Minuit, 1962), p. liminaire.

*Tous les mots soulignés, sauf ceux qui représentent des titres de livres et les mots en italiques dans les citations autres que celles tirées de L'Incubation, le sont par le rédacteur de la thèse.

En effet, le titre, L'Incubation, par définition, indique qu'il y a action à l'intérieur d'un organe, d'un appareil ou d'une situation. Il se passe quelque chose, il y a développement durant le procédé d'incubation, quel que soit le sens que l'on donne à ce mot; un élément quelconque est en gestation à l'intérieur d'une enceinte en forme de vase clos ou d'une situation sans issue, tandis qu'une "révolution" n'est qu'une trajectoire qui tourne sur elle-même dans le vide. Le terme "incubation" sous-entend donc un contenu réel et non un simple tracé. R. Robidoux affirme que dans ce roman de Bessette "le fond . . . c'est la forme"¹¹. Nous nous proposons de démontrer dans les chapitres qui suivront, qu'une analyse approfondie de L'Incubation révèle un "contenu" aussi bien qu'une "forme". Nous estimons que dans ce roman, le terme "incubation" est exploité dans sa plénitude et couvre trois "significations" distinctes. Ces trois "significations" qui constituent la matière romanesque de cette oeuvre, se coupent et se recoupent constamment au cours du récit et traduisent d'une façon certaine la vision de l'auteur sur l'homme et le monde qui l'entoure. Quoique le style et la technique romanesque de L'Incubation soient des innovations dans la littérature québécoise, ce roman est trop riche en "significations" pour qu'on puisse en ignorer les dimensions métaphysiques et psychologiques. Or, d'après Robbe-Grillet, voici comment il faut

¹¹Réjean Robidoux, "Le cycle créateur de Gérard Bessette", p. 22.

drait révolutionner la littérature:

A la place de cet univers des "significations" (psychologiques, sociales, fonctionnelles), il faudrait donc essayer de construire un monde plus solide, plus immédiat. Que ce soit d'abord par leur présence que les objets et les gestes s'imposent, et que cette présence continue ensuite à dominer, par-dessus toute théorie explicative qui tenterait de les enfermer dans un quelconque système de référence, sentimental, sociologique, freudien, métaphysique, ou autre.¹²

Dans cette optique, nous nous proposons maintenant de développer les trois "significations" que nous attribuons à L'Incubation et d'en dégager les aspects qui le lient au roman traditionnel par son sujet qui est de raconter une histoire émouvante, et le rapproche du roman contemporain par son objet qui est de décrire la vision d'un monde absurde où les gens sont aliénés.

¹²Robbe-Grillet, Pour un Nouveau Roman, p. 20.

CHAPITRE I
L'INCUBATION-GESTATION

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la sphère prédomine dans L'Incubation; il n'y a presque pas de lignes droites. La ligne droite étant la direction continue vers un point déterminé, nous constaterons que les êtres et les objets qui sont rectilignes dans ce roman, ne se conforment pas à cette donnée. Il n'y existe non plus aucune surface lisse.

Tout d'abord, chez les personnages, Gordon et Lagarde sont généralement éméchés et ne marchent pas droit, ils "titubent"¹³. Les invités de Ripcord sont décrits comme "ces croulants fêtards"¹⁴, les femmes disposées en "demi-cercle"¹⁵. Néa est représentée soit "à demi couchée dans son lit le buste incliné"¹⁶, ou bien assise avec Lagarde dans le train qui les emporte vers Narcotown; le train "oscillait cliquetait . . . tanguait . . . flageolait le long de ses rails"¹⁷. Dans le salon de Maggie, Lagarde et celle-ci sont assis pour prendre

¹³Bessette, L'Incubation, p. 146.

¹⁴Ibid., p. 138.

¹⁵Ibid., p. 136.

¹⁶Ibid., p. 77.

¹⁷Ibid., pp. 91, 92, 93.

le thé; quand Maggie montre à Lagarde la broche que lui a offerte Gordon, nous avons un exemple frappant de l'absence de "ligne droite continue vers un point déterminé":

sortant de son pas élastique au friselis de sa jupe plissée revenant . . . la tigette entre le pouce et l'index à laquelle elle imprimait un léger mouvement de va-et-vient pour qu'elle brillât mieux au soleil 18.

Lagarde ne parle pas de se rendre à Montréal, mais plutôt d'y faire "un saut"¹⁹. Weingarter, l'octogénaire, s'appuie sur une canne pour marcher, il a "la nuque courbée par l'arthrite"²⁰ et, chez lui, tout tremblotte de vieillesse. Au début de son séjour à Narcotown, Néa est "crispée"²¹ et Weingarter l'appelle son "petit porc-épic"²². Ripcord ne marche jamais d'un pas égal, il "galope"²³. Même les objets aux contours généralement rectilignes, ne sont pas lisses et droits dans L'Incubation: la canne de Weingarter est "noueuse"²⁴, le fleuve "serpente"²⁵, l'asphalte de la route est comparée à une peau de reptile "avec sa raie dorsale blanche continue incurvée onduleuse"²⁶; les doigts de Gordon sont "crispés"²⁷ sur

¹⁸Ibid., p. 110.

¹⁹Ibid..

²⁰Ibid., p. 63.

²¹Ibid..

²²Ibid., p. 64.

²³Ibid., p. 81.

²⁴Ibid., p. 61.

²⁵Ibid., p. 94.

²⁶Ibid., p. 65.

²⁷Ibid., p. 152.

le volant de la torpédo. Le narrateur emploie ce même genre de vocabulaire quand il se remémore ce que les autres lui ont raconté: il décrit une promenade de Néa avec son mari blessé à la guerre, comme "ce cheminement crispé, ce traînement tortueux interminable interrompu de haltes"²⁸. A Londres, sous les bombardements, les habitants affolés s'élançaient dans la nuit "pour se diriger à l'aveuglette se précipiter à tâtons"²⁹ dans une "calvacade spectrale"³⁰. Il est intéressant de comparer la description, ou plutôt la conception qu'a le narrateur, de l'acte d'amour entre Néa et Gordon dans L'Incubation avec celle d'Alain Grandbois dans son poème intitulé "Noces". Dans ce poème le coït est perçu et décrit avec douceur et fluidité, comme étant la descente verticale sous-marine de deux êtres rivés l'un à l'autre par la tendresse:

Nous sommes debout
 Debout et nus et droits
 Coulant à pic tous les deux
 Aux profondeurs marines

Nous sommes droits et debout
 Liés par nos chevilles nos poignets
 Liés par nos flancs soudés
 Scandant chaque battement du coeur
 Nous plongeons nous plongeons à pic
 Dans les abîmes de la mer ³¹.

²⁸Ibid., p. 94.

²⁹Ibid., p. 21.

³⁰Ibid., p. 22.

³¹Alain Grandbois, Poèmes, (Montréal: Editions de L'Hexagone, 1963), p. 235.

Chez Bessette, les copulations de Gordon et de Néa sont décrites avec violence par le narrateur, en termes également marins, mais circulaires et menaçants, voire cataclysmiques:

cette crue ce sommet ce déferlement, perdu emporté roulé, cet élan cette intensité cataclysmique qui gagnait emportait aussi Néa la tordait, cette ondulante vague charnelle océanique cosmique qui tirait d'eux une cataracte de mots incohérents de balbutiements à la fois bestiaux et surhumains puis les redéposait frémissants haletants puis détendus anéantis comme des naufragés sur la grève après le colossal roulis salin de la mer 32.

Non seulement la ligne droite ne figure presque pas dans L'Incubation, mais il y a également refus de verticalité. Gordon après avoir été chassé de l'écurie de Ripcord par le lad indigné, déplore notre condition de bipèdes, inspiré par la sollicitude et le zèle du lad envers ce quadrupède qu'est la jument Cléopâtre. Ce discours manifeste, bien entendu, le refus de l'humain et indique l'aliénation que nous examinerons dans notre deuxième chapitre, mais le fait que le mot "bipède" opposé à "quadrupède"³³ revienne plusieurs fois, accompagné ensuite du terme "verticaux"³⁴ témoigne précisément d'un refus de redressement et indique un désir de rampement pour mieux se protéger:

cette posture horizontale parallèle à la terre qu'ils n'auraient jamais dû quitter dont leur ancêtre anthropoïde n'aurait jamais dû songer à dévier, cette insensible catastrophique anti-

³²Bessette, L'Incubation, pp. 23-24.

³³Ibid., p. 148.

³⁴Ibid., p. 149.

basculade 'homo erectus mulier erecta', la colonne vertébrale peu à peu se désarquant se verticalisant 35.

Les seules lignes droites verticales qui existent dans L'Incubation, sont représentées, d'abord par le garçon de table qui, d'ailleurs, est décrit comme étant "bouffi et adipeux"³⁶, dans le bar où Gordon et Lagarde se sont rencontrés au début du récit. Or, ce garçon, bien que faisant le service des tables nécessairement debout, est d'une lenteur "onirique"³⁷, il se meut à la façon d'un somnambule et finalement, Gordon impatienté, observe "qu'il devrait bien de temps en temps se taper une nuit horizontale au lieu de venir verticalement dormir dans cette sale boîte"³⁸. Un autre personnage qui se tient bien droit à un certain moment, c'est Néa qui, dans la chambre d'hôtel où Lagarde est allé la chercher pour-la ramener à Narcotown, se lève de son lit pour faire sa valise; mais c'est une Néa "absente", présente de corps et non d'esprit comme le garçon de table, ayant déjà perdu contact avec la réalité:

plantée au milieu de la chambre, me regardant avec surprise perplexité, me faisant sentir ridicule inexistant, se demandant sans doute ce qu'elle faisait là ce que je faisais là . . . semblant peu à peu de nouveau à travers un nuage se rendre compte peu à peu que j'étais là 39.

³⁵Ibid., p. 150.

³⁶Ibid., p. 15.

³⁷Ibid.,

³⁸Ibid., p. 16.

³⁹Ibid., p. 86.

Dans un autre passage où Lagarde et Weingerter sont assis sur un banc dans le parc⁴⁰, Néa surgit soudain devant eux. Très droite, "la figure saisissamment pâle", elle leur adresse des formules de politesse machinales "d'une voix neutre sans timbre"⁴¹, "sans un geste, un tressaillement . . . l'oeil éteint lointain"⁴²; l'auteur veut nous faire comprendre que Néa n'est plus, qu'elle est déjà morte. Les autres personnages qui sont décrits par le narrateur comme étant debout, sont les parents de Maggie, à l'occasion de la visite imaginaire de Lagarde à Toronto. Mais le père est inventé par Lagarde comme étant un "petit gros à face tomateuse d'apoplectique au nez épaté au crâne lisse comme une balle de billard"⁴³; dans cette citation trois thèmes sont réunis dont il a déjà été question. Ils sont dans l'ordre où ils figurent dans la phrase: la sphère, la mort et l'anthropoïde. Le portrait de la mère de Maggie est plus sympathique et symbolise la "femme forte"; on peut supposer que le narrateur évoque ainsi sa propre mère: "une femme élégante bien conservée très 'grande dame' dont l'arcade sourcilière lissement surplombante rappelait Maggie -- et la saillie prononcée des pommettes et le menton bref"⁴⁴.

⁴⁰Ibid., p. 111.

⁴¹Ibid., p. 120.

⁴²Ibid.,

⁴³Ibid., pp. 171-172.

⁴⁴Ibid., p. 173.

Notons donc ici, que pour Lagarde, Maggie est "comme" une mère. Paradoxalement, les parents de Maggie, lorsqu'ils ouvrent la porte au narrateur, malgré leur position verticale, sont décrits en termes circulaires, très révélateurs de la tournure d'esprit de celui-ci. La réalité ne diffère en rien du rêve cependant: les vieillards qui fréquentent le parc sont "larvaires"⁴⁵, et les arbres bien qu'ils soient dressés vers le ciel, n'ont pas l'écorce lisse, ils sont "dartreux"⁴⁶.

La ligne droite horizontale existe également dans L'Incubation. En plus de symboliser le retour à l'état préhistorique de l'homme qui rappelle son état pré-natal au point de vue développement, l'horizontalité figure à plusieurs autres reprises dans ce roman: on la trouve dans la scène où Néa est étendue rigide sur son lit après son suicide⁴⁷, et dans l'image de la voiture que conduit Gordon, comparée à une torpédo, engin de guerre qui apporte la mort. La vitesse suicidaire⁴⁸ à laquelle Gordon fait rouler sa voiture, quoiqu'il s'agisse, dans ce voyage de Montréal à Narcotown, d'un déplacement dans l'espace d'un point à un autre, cette vitesse insensée qui pourrait causer un accident grave ou mortel, détruit l'impression de progrès, la notion "d'avancement" qu'implique tout trajet vers un but déterminé. La "signification" de la ligne

⁴⁵Ibid., p. 61.

⁴⁶Ibid., p. 165.

⁴⁷Ibid., p. 175.

⁴⁸Ibid., p. 107.

droite, qu'elle soit verticale ou horizontale, est donc déformée ou abolie dans L'Incubation: le somnambulisme du garçon de table, la "perte d'être" de Néa sont des caractéristiques stériles et négatives. Les bombes lancées sur les Londoniens parcourent bien une trajectoire vertigineusement verticale mais, comme pour la torpédo au mouvement horizontal, c'est la mort qu'elles apportent. La pluie de bombes entraîne un effet parallèle chez leurs victimes: "ce voyage loufoque qui consistait non pas à se déplacer horizontalement à la surface du globe ou même le long d'un tunnel mais bien verticalement"⁴⁹. Ou la ligne droite revêt un aspect négatif comme nous venons de le voir, ou elle est présentée en constante opposition (verticalité/horizontalité) dans L'Incubation, ce qui annule sa valeur progressive. Nous remarquons un exemple de cette opposition dans le discours de Gordon sur notre condition malheureuse de bipèdes, comparée à l'état bienheureux des quadrupèdes que nous avons déjà cité plus haut et que Lagarde poursuit dans son monologue:

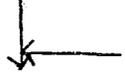
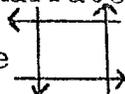
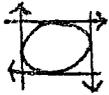
(peut-être secrètement heureux malgré tout de ce temporaire retour à l'horizontalité dont ses ancêtres amphibies n'eussent jamais dû dévier . . .)
j'étais à peu près éveillé l'aidais tant bien que mal à se verticaliser, 50.

D'autre part les allusions aux "grilles"⁵¹, aux "cages de verre

⁴⁹Ibid., p. 13

⁵⁰Ibid., p. 154.

⁵¹Ibid., p. 24.

grillagées comme des cellules"⁵², évoquent également l'image du "quadrillé" formé par une série de lignes horizontales et verticales qui se coupent et se recoupent. Ainsi, quand deux lignes allant dans des directions opposées, l'une verticalement, l'autre horizontalement, se rencontrent  et que l'image de ce procédé est répétée plusieurs fois comme dans le monologue du narrateur de L'Incubation, ceci produit un espace sans issue  correspondant à l'image "d'enceinte fermée". Cette analogie avec "l'enceinte fermée" rappelle à son tour, par extension, une prison, une cage et la notion d'encerclement . L'effet progressif et positif de l'aspect rectiligne étant ainsi détruit, l'image de la sphère, dans ce roman, englobe tout et triomphe.

Ceci est évident dans le vocabulaire dont se sert le narrateur pour décrire les gens, les situations et les objets. Les métaphores abondent qui évoquent la forme ovoïde, les cavités "pondeuses" ou la simple rondeur: "les bombes éventraient"⁵³, "sorties (comme des oeufs) du ventre d'oiseaux"⁵⁴, "salle aux suspensions laiteuses. . .les pommettes les pupilles allumées"⁵⁵, "des lunules électriques"⁵⁶, "de lisses concentriques

⁵²Ibid., p. 31.

⁵³Ibid., p. 11.

⁵⁴Ibid., p. 23.

⁵⁵Ibid., p. 31.

⁵⁶Ibid., p. 45.

chaudes décroissantes irradiations"⁵⁷; par extension, l'allusion aux "cages de verres" comparées à des "cellules" renferme deux idées: celle "d'espace fermé", les "cages" que nous avons déjà soulignée, et celle de "reproduction", les "cellules"; le rapprochement de ces deux termes évoque l'incubation. Le texte est rempli de ce genre d'analogies: "se réombilicaliser avec le passé"⁵⁸, "noeud de vipères qui couvait fermentait"⁵⁹, "les soupçons qu'elle avait elle Maggie nourris couvés"⁶⁰, "la nuit est encore foetale"⁶¹. Le narrateur semble accorder une importance primordiale au développement du fœtus dans l'oeuf, ce qui indique une obsession qui pourrait être interprétée comme un désir de retour au sein maternel. Affectivement, Lagarde n'a pas encore "quitté" sa mère et tous les clichés freudiens décrivant cette condition sont employés dans L'Incubation. Ainsi, quand le narrateur commente la façon de fumer du signaleur du train, il le fait au moyen d'une analogie avec l'acte d'allaitement du nourrisson: "un brûle-gueule épaissement culotté (dont il tétait le bref tuyau d'une succion saliveuse)"⁶². Voici ce que dit Freud à ce propos:

⁵⁷Ibid., p. 139.

⁵⁸Ibid., p. 51.

⁵⁹Ibid., p. 64.

⁶⁰Ibid., p. 109.

⁶¹Ibid., p. 134.

⁶²Ibid., p. 37.

If the infant could express itself it would undoubtedly acknowledge that the act of sucking at its mother's breast is far and away the most important thing in life. It would not be wrong in this, for by this act it gratifies at the same moment the two greatest needs in life. Then we learn from psycho-analysis, not without astonishment, how much of the mental significance of this act is retained throughout life. Sucking for nourishment becomes the point of departure from which the whole sexual life develops, the unattainable prototype of every later sexual satisfaction, to which in times of need phantasy often enough reverts . . . The desire to suck includes within it the desire for the mother's breast, which is therefore the first object of sexual desire; I cannot convey to you any adequate idea of the importance of this first object in determining every later object adopted, of the profound influence it exerts, through transformation and substitution upon the most distant fields of mental life. 63

Dans cette optique, nous voyons pourquoi le narrateur emploie les mots et les expressions qui surgissent de son subconscient, quand il raconte les événements passés et les confidences qui lui ont été faites par les autres personnages. On peut en déduire que le récit est présenté selon sa vision personnelle, sa perception propre de la réalité, une perspective subjective, ayant toutes les apparences de l'objectivité, et qui reflète ses névroses. D'après Eric Fromm, cette attitude d'esprit est due au "narcissisme" d'un être qui ne peut être que névrosé:

⁶³ Sigmund Freud, A General Introduction to Psycho-Analysis, (New-York: Liveright Publishing Corporation, 1968), p. 275.

The narcissistic orientation is one in which one experiences as real only that which exists within oneself, while the phenomena in the outside world have no reality in themselves, but are experienced only from the viewpoint of their being useful or dangerous to one. The opposite pole to narcissism is objectivity; it is the faculty to see people and things as they are, objectively, and to be able to separate this objective picture from a picture which is formed by one's desires and fears. 64

Cette idée est renforcée par l'auteur à plusieurs reprises, dans L'Incubation, par des analogies spatiales indépendantes de la conscience de Lagarde: la plupart des endroits fréquentés régulièrement, à cause des circonstances, par les divers personnages de ce roman, sont des lieux abrités où l'on n'accède pas directement, tout comme la matrice est une cavité dont l'orifice ne donne pas directement sur l'extérieur. Dans L'Incubation, ces endroits abrités, servant de refuges sont à Londres, les abris anti-avions ou les caves où "se terraient quelque douze millions de troglodytes mégalopolitains blottis comme des taupes dans le ventre de leur ville"⁶⁵. Cependant, le narrateur compare ces lieux protecteurs à des "catacombes"⁶⁶. Les catacombes servaient de refuges aux chrétiens mais on y enterrait aussi les morts. Ceci, comme l'opposition horizontalité/verticalité, est un autre exemple de paradoxe dans la mesure où le mot "catacombe" évoque en même temps

⁶⁴Eric Fromm, The Art of Loving, (New-York: Harper & Row, 1956) p. 99.

⁶⁵Bessette, L'Incubation, p. 12.

⁶⁶Ibid., p. 13.

l'idée positive de refuge et celle négative de mort. Lagarde poursuit cette même idée "d'enfouissement" quand il compare la gare où ils attendent l'arrivée de Néa, à "l'underground londonien"⁶⁷. L'impression de profondeur se dégagant de cette gare de chemin de fer, laquelle évoque habituellement une image de déplacement horizontal, en surface, est créée par la description des effets sensoriels produits par l'arrivée des trains: "le roulement sourd comme sismique ébranlait la terre la structure d'acier le terrazo du plancher de la gare . . . la vibration montait se communiquait de nos talons à notre nuque"⁶⁸. Soulignons ici encore dans ce passage, l'opposition horizontalité/verticalité. En plus des abris anti-bombes et de "l'underground", les hôpitaux de Londres, pendant la guerre, sont décrits par Néa comme "centres de réfugiés . . . centres d'accueil ou de secours"⁶⁹. Tous ces endroits forment donc des lieux protecteurs symbolisant d'une façon générale le sein maternel. Comme nous l'avons déjà souligné, Lagarde, par le choix de ses mots, révèle cette même préoccupation "foetale". Nous tenterons maintenant d'en déduire que ce personnage n'a pas dépassé le stade de la prime enfance dans son développement affectif: le cordon ombilical n'est pas coupé et il ne

⁶⁷Ibid., p. 20.

⁶⁸Ibid., p. 24.

⁶⁹Ibid., pp. 28, 29.

peut envisager l'Autre objectivement.

Lagarde, le nom du narrateur, signifie pour nous "receleur", en ce sens qu'il reçoit les confidences de tous les autres personnages et les emmagasine dans son inconscient. Lagarde ne nous apparaît pas comme étant le "gardien" moral, le protecteur de ses amis. Il ne "monte pas la garde" dans leur vie puisqu'en fait, il n'empêche pas le malheur d'arriver; le narrateur serait plutôt, malgré lui, le "dépositaire" des pensées et des problèmes des autres personnages ou peut-être même une simple présence servant d'auditeur et d'interlocuteur, empêchant que les autres ne se parlent tout seuls:

la torpédo ronronnait, j'avais sommeil, il pleuvait j'étais dans l'auto de Gordon, les essuie-glace faisaient clappe-clappe-clappe, j'étais à côté de Gordon, il m'avait fait il me faisait des confidences (peut-être simplement parce que j'étais là que j'avais des oreilles, il déroulait un monologue, peut-être sans doute l'eût-il de toute façon déroulé même seul -- il eût alors été intérieur au lieu d'être sonore -- mais peut-être aussi le déroulait-il sonore parce que j'étais moi) 70.

On pourrait croire que la dernière réflexion de Lagarde, "parce que j'étais moi", dans cette citation, indique que celui-ci ressent et témoigne d'un désir de partager les ennuis de son ami, mais l'analyse de la première partie de ce passage dément cette interprétation. En effet, l'auto, espace fermé où Lagarde est à l'abri de la pluie dans un état de demi-sommeil, bercé par le chuintement des essuie-glaces, présente une analogie avec la situation sécurisante du fœtus dans le sein

⁷⁰Ibid., p. 157.

maternel; le foetus est un être qui dans son état larvaire n'agit ni ne réagit. Si Gordon s'épanche devant Lagarde, c'est que justement, celui-ci le laisse s'expliquer sans le juger ou lui donner de conseils. Il n'y a pas d'échanges chaleureux entre le narrateur et les autres personnages. Glen Shortliffe dans son article intitulé "Evolution of a Novelist: Gérard Bessette" constate cette faille dans la personnalité de Lagarde: "The erstwhile narrator-actor has become a narrator-observer. Though still emotionally incapacitated himself, he bears witness to the passions of others."⁷¹ Lagarde se borne à enregistrer les confidences de ses amis, mais il leur livre très peu de lui-même. Dans cette optique, le narrateur symbolise à son tour un réceptacle incubateur où fermentent les divers éléments de l'intrigue. Ceci correspond au journal que tient Jodoin dans Le Libraire⁷², par le truchement duquel le lecteur est mis au courant de ce qui se passe. G. Shortliffe conclut à ce sujet: "And what, after all, is this fresh new role of the narrator if not quite simply that of the chorus in the Greek tragedy?"⁷³

⁷¹Glen Shortliffe, "Evolution of a Novelist: Gérard Bessette", Queen's Quarterly, LXXIV (Spring 69), p. 58.

⁷²Gérard Bessette, Le Libraire, (Montréal: Le Cercle du Livre de France Ltée, 1968).

⁷³Shortliffe, "Evolution of a Novelist", p. 59.

Nous partageons également l'avis de M. Shortliffe quand il voit en Jodoin et en Lagarde des êtres "désengagés" (disinvolvement)⁷⁴, prenant leur distance vis-à-vis de la société dans laquelle ils vivent. Cependant, ce critique décrit l'attitude des deux héros de Bessette, comme étant "schizoïde", caractéristique dont il qualifie toute la littérature contemporaine⁷⁵:

It need hardly be emphasized that the use of such a term in no way implies some sort of schizophrenic disorder -- a supposition which the clairvoyant lucidity of Bessette's powers of observation should suffice to refute. Neither, on the other hand, can the admittedly unhappy adjective "schizoid" be suitably replaced by a more neutral term such as "clinical", for the reason that disinvolvement connotes something more than uninvolvement. . . .let the word "schizoidism" mean a psychological posture consciously adopted by the writer for the purpose of detaching himself from the objects and persons who surround him -- and hence (to himself) imprison him. 76

Toute la littérature contemporaine n'est pas du "nouveau roman", cependant; et bien que le "désengagement" s'applique à L'Incubation comme l'affirme M. Shortliffe, dans le cas du "nouveau roman" c'est selon notre avis, de "non-engagement" qu'il s'agit. D'ailleurs, les mots "detachment" et "détachement" ne veulent pas dire la même chose en anglais et en français. En anglais, "detachment" veut dire l'action de se détacher, ainsi que le comprend M. Shortliffe dans le passage

⁷⁴Ibid., p. 45.

⁷⁵Ibid., p. 37.

⁷⁶Ibid., p. 45.

que nous venons de citer, ce qui suppose que l'on était déjà "attaché", tandis qu'en français "détachement" signifie un état, une attitude qui existait au préalable. En effet, comme le souligne G. Shortliffe lui-même dans son article, Robbe-Grillet se garde bien d'employer le terme de "schizoïde"⁷⁷. A notre avis, c'est parce que pour "l'apôtre" du "nouveau roman", cet acte de "désengagement" vis-à-vis de l'univers est un phénomène psychologique qui forcément exclut l'objectivité absolue et implique l'action volontaire de se dégager de toute entrave, ce qui est le cas chez Bessette. Nous avons déjà souligné cette impossibilité d'objectivité chez Lagarde, en nous appuyant sur un passage de E. Fromm, à propos du "narcissisme" du narrateur. La désaffection d'un être "désengagé" indique une perte d'intérêt et non un manque d'intérêt, et pose la situation comme étant 'a priori' angoissante, déchirante ou simplement embarrassante. Au contraire, pour Robbe-Grillet, l'univers et la condition humaine n'offrent rien de tragique ou de dramatique "en soi", ils "sont" tout simplement. Le "nouveau roman" en constate l'existence et s'en accomode. Ainsi, le narrateur de Robbe-Grillet ne ponctue jamais ses monologues de "peu importe", et de "comment savoir", comme le font Jodoin et Lagarde. L'attitude des personnages qui figurent dans le "nouveau roman" et l'atmosphère qui y règne, ne communiquent pas le désespoir, la désillusion ou le désa-

⁷⁷Ibid., p. 46.

busement. Ils ne portent pas de jugement de valeur du genre "à quoi bon", "on n'y peut rien", comme dans la littérature de l'absurde qui présuppose une situation exigeant une réaction de la part des protagonistes. Toute réaction, même négative indique un jugement, une évaluation. Or, dans le "nouveau roman" justement, il n'existe pas de valeurs morales dont il faut se libérer puisqu'il ne doit pas y avoir de lien entre les différents aspects de l'univers. C'est là l'objectivité absolue. Or nous avons prouvé que Lagarde est un être essentiellement subjectif parce qu'il est influencé par ses névroses, lesquelles proviennent de son "moi-intérieur". Il est vrai que Jodoin et Lagarde vivent également en fonction de ce qui les entoure. Leurs pensées sont déterminées par les circonstances dans lesquelles ils se trouvent, mais il n'en reste pas moins que les événements sont filtrés par leur conscience et sont colorés par leur propre vision du monde, même s'ils se veulent isolés et détachés de leurs semblables. Patricia Smart reconnaît cette similitude entre Le Libraire et L'Incubation:

Lagarde comme Jodoin et comme tous les personnages de L'Incubation (et comme nous tous), dirait-il, voudrait s'emmurer contre la réalité cauchemaresque, mais cette grâce ne lui est pas accordée. Comme un nouveau-né il est projeté dehors, et se trouve au centre d'un drame qui croît en violence. 78

Il est donc évident que Lagarde vit dans un état de "désir manqué", celui d'être blotti dans le sein maternel. Nous

⁷⁸ Patricia Smart, "Relire L'Incubation", Etudes françaises, VI (mai 1970), p. 196.

appuyons cette assertion sur un passage tiré de Freud:

Our relationships with the world which we entered so unwillingly seems to be endurable only with intermission; hence we withdraw again periodically into the condition prior to our entrance into the world: that is to say, into intra-uterine existence. At any rate, we try to bring about quite similar conditions -- warmth, darkness and absence of stimulus -- characteristic of that state. Some of us still roll ourselves tightly up into a ball resembling the intra-uterine position. 79

Ceci prouverait que le narrateur de L'Incubation, n'a ni le penchant, ni le talent pour servir de "travailleur social". Contrairement à ce qu'en pense P. Smart, Lagarde n'aime ni ne s'engage; de dire que "Le triomphe technique du roman c'est que, grâce à l'utilisation du point de vue, il nous montre cette compassion"⁸⁰, représente de la part de Ms Smart, un effort de bonne volonté extraordinaire envers Lagarde car le narrateur voit les hommes et les femmes comme des animaux ou des objets; le seul personnage qui s'en fasse vraiment à propos de Néa, Weingerter, est décrit physiquement en termes repoussants par Lagarde: "extrayant de nouveau son mouchoir de sa poche, se tamponnant un front parfaitement sec . . . renacant grailonnant désamorçant expectorant avec peine un crachat glaireux"⁸¹. Le narrateur qui se sent entouré de laideur

⁷⁹Freud, Introduction to Psycho-Analysis, p. 21.

⁸⁰Smart, "Relire L'Incubation", p. 212.

⁸¹Bessette, L'Incubation, p. 64.

physique et de misère morale et veut s'en protéger, ne peut pas être "porté" vers les autres. Comme il est intelligent, il ne peut pas s'empêcher de penser. Ayant reçu les confidences de tout le monde, il sent qu'il tient la clé du drame, et son monologue est plutôt un ressassement, une rumination des événements qu'un symptôme de culpabilité, comme le prétend P. Smart:

il [Lagarde] repasse dans sa conscience tous les événements qui ont précédé ce suicide à la recherche de leur signification, et hanté par la possibilité qu'il soit lui-même partiellement responsable de la tragédie. 82

Dire que Lagarde est "hanté" par la culpabilité nous semble une exagération. Certes, le thème de la culpabilité existe dans ce roman, mais nous sommes d'avis que Lagarde est trop replié sur lui-même pour se laisser troubler par le remords. A cause du "narcissisme" dont il souffre, nous ne croyons pas que le narrateur se reproche sa passivité et que son monologue soit une recherche angoissée de la vérité. Sa vision pessimiste du monde, il l'avait certainement avant que ne se produise le drame qu'il reconstruit. La réaction de Lagarde face au dénouement tragique serait surtout une prise de conscience: la mort de Néa le met en face de sa propre mort. Cette interprétation est plus conforme au caractère absurde et à la dimension existentialiste de ce roman. Souvent, il arrive aussi, qu'après la mort subite de quelqu'un, encore plus s'il s'agit d'un suicide, que les proches du défunt se

⁸²Smart, "Relire L'Incubation", p. 194.

complaisent à se rappeler les faits et gestes, ainsi que les paroles du disparu pour y trouver des indices, des signes, des avertissements de sa mort prochaine. Pour tout être humain la contemplation de sa propre mort est bouleversante et affolante, et le spectacle de celle des autres est en plus fascinante, car même s'il se rend compte à ce moment-là que son tour viendra, il éprouve le soulagement d'y avoir, pour cette fois encore, échappé. C'est ainsi que nous interprétons l'apparent désordre et l'apparente incohérence du monologue de Lagarde.

Voici d'ailleurs, le portrait, qu'à travers Néa, le narrateur se fait de lui-même: "ce bibliothécaire après tout n'a pas mauvaise volonté, . . . Il est même plutôt gentil à sa passive tranquille ondoyante façon"⁸³. Le mot "ondoyant" est très important ici, car, au figuré, il veut dire: variable, inconstant. C'est donc que de son propre aveu, Lagarde n'est pas fiable, en ce sens qu'on ne peut ni compter, ni s'appuyer sur lui. Lagarde flotte dans un univers onirique, irréel, évitant toute responsabilité comme le foetus dans le sein maternel ou le jeune enfant qui se crée un monde imaginaire. A plusieurs reprises dans L'Incubation, simple témoin de situations pénibles, il cherche à s'évader: en voyage avec Gordon dont il est l'auditeur captif, il se lamente: "Quand donc atteindrions-nous Narcotown pourrais-je reprendre mon train-

⁸³Bessette, L'Incubation, p. 178.

train quotidien (ce voyage de cinq jours avait duré une éternité) ma vie de troglodyte, blotti terré au fond du troisième sous-sol de la 'Sir Joshua Roseborough Memorial Library'"⁸⁴; il rêve à la chaleur de son lit: "quand pourrais-je me jeter m'étendre dans mon lit (je frissonnais) m'enfouir au chaud sous les couvertures me recroqueviller dormir enfin dormir au fond de ma chambre"⁸⁵. Nous avons déjà cité un passage de Freud faisant allusion à ce désir de revivre l'existence utérine dans des conditions de chaleur, d'obscurité et de tranquillité. Ceci rappelle Jodoin qui est frileux⁸⁶. Et comme Jodoin, Lagarde cherche à se protéger des "cinglures du monde extérieur"⁸⁷ en consommant assez d'alcool pour s'engourdir. Dans tous les épisodes de L'Incubation, où le narrateur est censé prendre part à l'action, à Montréal avec Gordon, dans la chambre d'hôtel avec Néa, dans la torpédo, dans le salon de Maggie, à l'orgie de Ripcord, après la découverte du suicide, Lagarde se décrit comme étant semi-ivre ou dans un demi-sommeil, ce qui pourrait symboliser l'embryon dont le coeur bat, mais dont les facultés mentales et affectives ne fonction-

⁸⁴Ibid., p. 57.

⁸⁵Ibid., pp. 59, 151.

⁸⁶Bessette, Le Libraire, p. 12.

⁸⁷Ibid., p. 112.

nent pas. Cependant, ni l'un ni l'autre de ces deux héros de Bessette ne font appel à la lecture pour fuir la réalité, quoiqu'ils passent leur vie dans les livres: Jodoin est libraire et Lagarde bibliothécaire et, pourtant ils ne lisent pas, ils ne font que manier les bouquins⁸⁸. Ils n'y recherchent ni divertissement ni enrichissement intellectuel. Ces deux êtres sont amorphes: Jodoin tient un journal pour "tuer le temps"⁸⁹, quant à Lagarde, il vit par procuration à travers les confidences des autres, comme le foetus se nourrit à même la substance maternelle. Car l'imagination de Lagarde ne le transporte pas passionnément, fructueusement, joyeusement dans une envolée créatrice; il ne se projette jamais vers l'avenir, il se retourne sur le passé. Il se borne à recréer des événements et à broder autour de faits réels qui lui ont été rapportés ou lui sont arrivés. Le narrateur de L'Incubation ne s'évade jamais dans le rêve:

il fallait bien vivre s'occuper, . . . j'avais mes fiches, et moi aussi mes souvenirs bien sûr comme tout le monde (fallait-il aller plus loin), bibliothécaire ce n'est pas ce que j'avais rêvé car j'avais rêvé, je ne rêvais plus sauf la nuit quelquefois comme tout le monde 90.

Lagarde a perdu son élan vers l'avenir; quand il lui arrive de rêver, c'est recroquevillé dans son sommeil dans l'impos-

⁸⁸Bessette, L'Incubation, p. 25.

⁸⁹Bessette, Le Libraire, p. 13.

⁹⁰Bessette, L'Incubation, p. 97.

sibilité d'agir et reproduisant la position foetale qui est encore la marque de son refus de participation à la vie:

In a still more severe form of pathology the fixation to mother is deeper and more irrational. On this level, the wish is not, symbolically speaking, to return to mother's protecting arms, nor to her nourishing breast, but to her all-receiving-womb. If the nature of sanity is to grow out of the womb into the world, the nature of severe mental disease is to be attracted by the womb, to be sucked back into it -- and that is to be taken away from life. 91

Dans cette optique, Lagarde qui semble avoir un besoin viscéral de la femme-mère, est misogyne. Il semble, que vivant toujours dans une dépendance psychologique vis-à-vis de sa mère, comme le démontre sa hantise du sein maternel, le narrateur éprouve un ressentiment profond, un sentiment d'impuissance qui se traduisent inconsciemment par la haine des autres femmes. N'ayant pas encore coupé le cordon ombilical pour assumer sa condition d'être autonome et "actif", Lagarde est prisonnier de l'image protectrice de la femme-mère. Le lien entre la misogynie du narrateur et le procédé de gestation, est évident dans la façon dont Lagarde décrit les femmes: "apprenties-poules", "demi-poules"⁹². Le narrateur cherche à diminuer la femme en se servant de termes péjoratifs consacrés par la société. Remarquons également dans ces expressions, l'analogie avec l'incubation proprement dite, la poule étant généralement vue comme pondeuse et couveuse, ainsi que le jeu

⁹¹Fromm, The Art of Loving, p. 81.

⁹²Bessette, L'Incubation, p. 10.

de mots se rapportant au développement de l'embryon dans l'oeuf: les "poules" dont il s'agit, ne sont pas encore entièrement formées, ce sont des "demi-poules". Quand Lagarde décrit les femmes qui entourent l'érotomane dans le salon de Ripcord, il laisse libre cours à son mépris du sexe féminin: pour le narrateur, les femmes sont toujours des animaux ou bien, elles font partie du règne végétal. En pensant à la conversation entendue chez Ripcord, Lagarde dit: "Il faut les dresser d'abord psychologiquement . . . il parlait sans doute des ~~animaux~~ ^{chevaux} à moins que ce ne fût des femmes"⁹³. Ensuite le narrateur décrit les invitées, en multipliant les comparaisons désobligeantes:

une petite femme sans âge maigre comme un cure-dent
à la voix de crécelle à la chevelure de saule-
pleureur (comme elle disait: à la 'weeping-willow')
laquelle (chevelure) cotonneusement érigée au-
dessus du sinciput lui tombait ensuite en mèches
branchues sur les épaules ⁹⁴.

Pour le narrateur, cette personne fonctionne comme un objet. Il compare son rire à la sonnerie du téléphone⁹⁵. Les autres femmes "gloussaient"⁹⁶, ce qui est une autre allusion aux volailles couveuses. Ces mêmes femmes sont décrites par Lagarde comme étant "sur le retour"⁹⁷: expression populaire à

⁹³Ibid., p. 133.

⁹⁴Ibid..

⁹⁵Ibid., p. 155.

⁹⁶Ibid., p. 134.

⁹⁷Ibid., p. 136.

nuance péjorative "elle est sur son retour d'âge" pour désigner la ménopause.

Il n'est pas question dans l'esprit de Lagarde, que la femme ait une dimension intellectuelle ou même affective. Ses rapports avec Néa et Maggie le prouvent. Si le narrateur s'occupe de Néa, c'est parce qu'il ne veut pas discuter avec Gordon qui se décharge sur lui de ses obligations. La scène qui prend place dans la chambre d'hôtel à Montréal⁹⁸, entre Lagarde et Néa est très hypothétique. Lagarde la raconte en détails, mais plus loin, il affirme à Gordon, qui lui demande s'il a rencontré Néa: "Vue non, parlé oui, à travers la porte je te l'ai dit"⁹⁹. Donc, soit que Lagarde mente à Gordon pour n'être pas importuné par des questions, ce qui prouverait que le narrateur ne veut pas être impliqué dans cette affaire, et ne veut pas être tenu responsable de quoi que ce soit; ou bien Lagarde a inventé toute cette scène avec Néa et n'a donc pas vraiment communiqué avec elle d'une façon convaincante: personne ne discute pendant des heures "à travers une porte". Il n'y a d'ailleurs aucune trace de compassion de Lagarde pour Néa dans le dialogue fragmenté qui, dans l'esprit de celui-ci, s'engage entre lui et elle. Lagarde essaie par des phrases toutes faites de convaincre Néa de le suivre à Narcotown, selon le désir de Gordon, mais dans son for intérieur, le narrateur pense: "je ne sais pas pourquoi je suis ici", "ça ne

⁹⁸Ibid., pp. 91, 92-97, 102-105.

⁹⁹Ibid., p. 151.

me fait rien", "merde" (3 fois), "Bon laissons tomber"¹⁰⁰. Lagarde trouve bien que la situation de Néa est pitoyable, mais c'est une simple constatation de sa part: on n'a pas l'impression qu'elle lui fasse vraiment pitié. Il ne cherche pas de solution; fidèle à son inertie, il voit dans toute cette affaire une situation sans issue. Si le narrateur avait éprouvé de la sympathie pour tous ces gens, il se serait donné la peine de réfléchir et la dernière chose qu'il aurait faite serait de ramener Néa avec lui à Narcotown. Il lui aurait plutôt conseillé de s'installer à Montréal, l'assurant de son encouragement et de son appui, puisque de toute façon, comme il en sera question dans le chapitre sur la troisième "signification" de L'Incubation, Néa était très mal disposée envers Gordon. Si Lagarde a vraiment eu un entretien avec Néa dans la chambre d'hôtel, il le regrette: "dans quelle galère m'étais-je embarqué"¹⁰¹. Vers la fin du récit, le narrateur qualifie cette visite à Néa "d'heures marécageuses"¹⁰²; il avait sans doute eu l'impression de s'embourber, de s'enliser; assailli par un sentiment de panique, il aurait voulu s'enfuir, ce qui n'est pas l'attitude des êtres compatissants.

Lagarde ne fait rien non plus pour Maggie. Les thés, chez elle, qu'il appelle "marivaudages"¹⁰³, ne sont fondés

¹⁰⁰Ibid., pp. 92-93, 102-105.

¹⁰¹Ibid., p. 105.

¹⁰²Ibid., p. 157.

¹⁰³Ibid., pp. 47, 125.

sur aucune affection réelle ou même compatibilité intellectuelle. Comme nous l'avons déjà vu, Maggie représente une mère pour Lagarde; et en effet, tous les jours, elle le nourrit, elle lui donne à boire. Cette conception que le narrateur entretient de son hôtesse est confirmée par le fait que ses enfants interrompent chacune de ses visites à leur mère rappelant constamment sa maternité au moyen de cet artifice. A propos des enfants de Maggie, le thème de la misogynie ressort d'une façon éclatante dans les noms que l'auteur a choisis pour eux: la petite fille s'appelle Cutie, nom dont la mièvrerie symbolise l'insignifiance par excellence; et le petit garçon s'appelle Alexander, nom d'un conquérant qui symbolise la force et la puissance. Quand Maggie quitte Gordon, le narrateur soupçonne un moment qu'elle ait été attachée à lui, Lagarde, qu'elle tenait sans doute, à ses visites quotidiennes: "Elle est peut-être partie un peu à cause de nos thés de cinq heures qui avaient lieu à quatre, un peu quand même à cause de la disparition de nos thés marivaudants, un peu à cause de moi, qui avait fait un saut à Montréal"¹⁰⁴. Lagarde se doute bien de sa part de responsabilité dans la situation pénible qui existe à Narcotown, mais il ne cherche aucunement à se racheter en se précipitant à Toronto pour prier Maggie de revenir à son domicile. Ce n'est qu'en imagination que Lagarde fait ce voyage¹⁰⁵, et c'est dans la bou-

¹⁰⁴Ibid., p. 156.

¹⁰⁵Ibid., pp. 172-174.

che de la mère de Maggie qu'il met les mots de "chaleur et d'amitié"¹⁰⁶ pour parler de ses rapports avec cette dernière. Quand lui-même pense à Maggie, c'est pour disséquer avec cynisme son comportement, après avoir épié les signes de trouble derrière la façade impeccable que lui montre cette bourgeoise accomplie.

Sans doute à cause de sa misogynie envers le sexe féminin en général, et de son inertie dans ses rapports avec les femmes qu'il connaît, Lagarde semble être asexué. Dans Le Libraire, Jodoïn s'adonne bien quelques fois aux plaisirs de la chair, quoiqu'il lui faille recourir à l'alcool pour oublier qu'il va faire l'amour¹⁰⁷, mais pour le narrateur, dans L'Incubation, il n'en est pas question. Ce roman est rempli de sexualité, mais ce sont les autres qui pratiquent la concupiscence. L'accouplement, même s'il ne s'agit que de copulation, demande une certaine participation; et ce contact exige un effort qui dépasse la passivité de Lagarde dont la posture favorite, nous l'avons vu, est le recroquevillement, et l'état préféré la torpeur, produite soit par le sommeil soit par l'alcool. Voici comment, d'après Freud, cette analogie avec le fœtus, affecte la libido:

The likeness we see in the condition which the sleeper conjures up again every night to the blissful isolation of the intra-uterine existence is thus confirmed and amplified in its mental aspects. In the sleeper the primal state of the libido-distribution is again reproduced, that of

¹⁰⁶Ibid., p. 174.

¹⁰⁷Bessette, Le Libraire, p. 87.

absolute narcissism, in which libido and ego-interests dwell together still, united and indistinguishable in the self-sufficient self.¹⁰⁸

Dans cette optique, "jouer à deux" est une phase de l'enfance que Lagarde n'a pas encore atteinte, dans son développement affectif attardé. En effet, Anna Freud, dans ses études sur "la normalité et la pathologie de l'enfance", écrit dans un chapitre intitulé "From ego-centricity to companionship":

When describing a child's growth in this particular respect, a sequence can be traced which runs as follows: (1) a selfish, narcissistically oriented outlook on the object world, in which other children either do not figure at all or are perceived only in their role as disturbers of the mother-child relationship and rival's for the parents' love¹⁰⁹.

Ceci expliquerait pourquoi Lagarde n'est pas physiquement attiré par Maggie; il passe toutes ces heures à prendre le thé avec la femme de Gordon et pas une fois le désir ne l'effleure. Il est vrai que son amitié pour son ami lui interdisait, par loyauté, toute liaison avec Mme Blackwell; mais sans passer aux actes, un homme normal aurait eu des pensées en ce sens, tout en se gardant de les formuler à haute voix et même sans intention aucune de concrétiser son désir. Puisque dans son monologue, le narrateur nous livre les mouvements de son âme et de ses pensées les plus intimes, s'il n'y est

¹⁰⁸ Freud, Introduction to Psycho-Analysis, p. 361.

¹⁰⁹ Anna Freud, Normality and Pathology in Childhood: Assessment of Development, (New-York: International Universities Press, Inc., 1970), p. 78.

pas question de Maggie dans un contexte sexuel, c'est qu'elle ne le trouble pas du tout. Pourtant la femme de Gordon aurait peut-être été disponible, délaissée comme elle l'était par son mari¹¹⁰. Le lecteur sait que Maggie est désirable car Lagarde la décrit comme ayant une poitrine "parfaite"¹¹¹; "le buste pommelant impeccablement sous la robe princesse"¹¹², "les hanches balançant juste assez pour imprimer à la jupe cloche au-dessus des jambes galbées"¹¹³; mais c'est d'un oeil froid que Lagarde la détaille comme on examine une pièce de bétail. Voici à quoi E. Fromm attribue ce manque d'intérêt:

the persons involved have never emerged from a pattern of infantile relatedness, and seek for this pattern in their affective demands in adult life. In these cases, the person has remained, affectively, a child of two, or of five, or of twelve, while intellectually and socially he is on the level of his chronological age. In the more severe cases, this emotional immaturity leads to disturbances in his social effectiveness; in the less severe ones, the conflict is limited to the sphere of intimate personal relationships.¹¹⁴

Lagarde ne fait donc pas non plus la cour à Néa. Pourtant, un flirt innocent aurait peut-être tiré celle-ci de son marasme. Comme le fait remarquer R. Robidoux, "le narrateur

¹¹⁰Bessette, L'Incubation, p. 46.

¹¹¹Ibid., p. 46.

¹¹²Ibid., p. 74.

¹¹³Ibid., p. 164.

¹¹⁴Fromm, The Art of Loving, pp. 79-80.

se complaît à évoquer la gorge de Néa¹¹⁵;

elle portait son kimono fraise écrasée qui béait à l'échancrure entre les seins (que Gordon avait écrasés contre sa poitrine près de la mesure pulvérisée) desquels je regardais la naissante vallée ombreuse laiteuse entre les revers glissants luisants comme des lames de cisailles 116.

L'emploi du mot "laiteuse" dans ce passage, devrait suffire à expliquer pourquoi Lagarde qui ne s'intéresse pas aux femmes, s'arrête sur leur poitrine: source de l'allaitement, les seins féminins fascinent le narrateur, mais ils n'ont pour lui aucune valeur érotique normale. L'aspiration au sein maternel se combine chez Lagarde, avec la phase "orale" de la prime enfance, et empêche l'union avec l'Autre, à cause de l'auto-érotisme que procure, selon Freud, l'acte de téter:

This assessment of the nature of pleasure-sucking has now brought to our notice two of the decisive characteristics of infantile sexuality. It appears in connection with the satisfaction of the great organic needs, and it behaves auto-erotically, that is to say, it seeks and finds its objects in its own person. What is most clearly discernible in regard to the taking of nourishment is to some extent repeated with the process of excretion. 117

Ceci expliquerait pourquoi, en plus de vouloir se protéger du monde extérieur par le retour à l'univers utérin, Lagarde est un être, vivant replié sur lui-même, ne sentant pas le besoin d'établir de contacts chaleureux, sexuels ou autres, avec ses proches.

Ce thème de l'aspiration au sein maternel par le nar-

¹¹⁵ Robidoux, "Le cycle créateur de G. Bessette", p. 23.

¹¹⁶ Bessette, L'Incubation, p. 95.

¹¹⁷ S. Freud, Introduction to Psycho-Analysis, p. 276.

rateur, implique la fécondité de la femme. On retrouve l'idée de fertilité ailleurs dans L'Incubation. Ainsi, quand Gordon à Londres, espère que Néa est enceinte¹¹⁸: la grossesse de sa maîtresse aurait été pour Gordon une preuve d'amour envers lui et une manifestation de son intention de quitter son mari. Cependant, cette "signification" de l'incubation-gestation comporte un paradoxe car la notion de fécondité est détruite dans cet épisode par la description en détails, du déclenchement des règles de Néa¹¹⁹, indiquant que, pour le moment, aucun enfant ne s'annonce. Ce thème de la stérilité temporaire devient stérilité permanente dans le cas de Sara, l'épouse de Weingerter, qui n'a jamais eu d'enfant¹²⁰.

Nous trouvons un autre paradoxe chez le narrateur lui-même, dans la violence qui "couve" sous son apparente inertie et passivité. Nous avons déjà mentionné que Lagarde décrit l'acte d'amour entre Néa et Gordon, en termes brutaux. Les objets dans la chambre d'hôtel prennent un caractère menaçant: "à côté de ce cendrier porc-épic, de ces tiroirs houleux bouillonnants, de cette valise sismique"¹²¹; le terme "sismique" est également employé pour décrire le rire de Weingerter¹²². Presque tous les événements rapportés dans L'Incu-

¹¹⁸ Bessette, L'Incubation, p. 112.

¹¹⁹ Ibid., p. 68.

¹²⁰ Ibid., p. 117.

¹²¹ Ibid., p. 86.

¹²² Ibid., p. 143.

bation sont décrits en termes de violence soit physique, soit psychologique, comme nous le verrons dans le chapitre traitant de la deuxième "signification" de ce roman; dans sa façon de raconter, il est évident que le narrateur qui ne participe que très peu à l'action, est en proie à des sentiments violents. C'est sans doute que, prisonnier de son état de repliement volontaire, qui finalement l'étouffe, conscient de sa vulnérabilité en dehors du cocon qu'il s'est tissé pour reproduire le sein maternel, il ressent une impuissance que sa léthargie l'empêche de vaincre: la paralysie engendre la frustration qui à son tour suscite la violence; c'est un cercle vicieux. Dans L'Incubation, pour le narrateur, cette violence ne se traduit pas par des actes, elle couve dans son inconscient et se manifeste dans sa conception de la situation qu'il expose. A plusieurs reprises, Lagarde évoque la sensation "d'encerclement". Ainsi, en parlant des efforts de Weingarter pour se rapprocher de Néa, il met ces paroles dans la bouche du vieillard: "c'était un cercle une spirale sans fin"¹²³; pour le narrateur, la situation impossible à Narcotown est "sans issue"¹²⁴, et Gordon est "prisonnier d'un cercle insoluble"¹²⁵. Ces expressions contien-

¹²³ Ibid., p. 72.

¹²⁴ Ibid., p. 152.

¹²⁵ Ibid., p. 137.

ment l'idée "d'enceinte fermé" qui se rattache au procédé d'incubation. Le caractère du narrateur, être privé d'élan, est donc en symétrie avec l'image de la sphère et l'absence de ligne droite que nous avons constatées au début de ce chapitre.

Les tendances névrotiques que révèle le thème du retour au sein maternel, faisant l'objet de l'étude de la première "signification" de L'Incubation, relie cet aspect freudien du roman à sa deuxième "signification": l'aspect pathologique de L'Incubation.

CHAPITRE II

L'INCUBATION PATHOLOGIQUE

La deuxième "signification" que nous attribuons à L'Incubation est médicale. Pris dans ce sens, le terme "incubation" s'applique au développement d'une maladie dans l'organisme. En effet, les métaphores tirées du domaine médical abondent dans ce roman. En plus des analogies avec les "objets creux et arrondis" représentant le sein maternel, citées dans notre premier chapitre, le narrateur emploie également de nombreux termes évoquant la maladie et la médecine. Ainsi, dès le début du récit, quand Gordon commence à raconter d'une façon fragmentaire sa liaison avec Néa à Londres, il espère que Lagarde pourra "cicatriser les lacunes qui béaient dans son récit"¹²⁶. Le narrateur décrit ensuite le campus de l'université où il travaille "comme atteint d'un déséquilibre glandulaire qui menaçait d'aboutir à un gigantisme tératologique"¹²⁷. Pendant le trajet en voiture des deux amis, entre Montréal et Narcotown, Lagarde explique ainsi la cause du délire verbal de son compagnon:

Gordon parlait toujours il avait le faciès cendreau tendu, macérant ressassant inlassablement ses souvenirs réminiscences peut-être phantasmes (comment savoir) qui avaient couvé surnoisement pendant des

¹²⁶ Ibid., p. 11.

¹²⁷ Ibid., p. 27.

années, insidieux comme des kystes cancérogènes qui brusquement avaient émergé avec la réémergence de Néa, avaient franchi déchiré leur enveloppe membraneuse, attaquant menaçant rongéant les centres vitaux de l'organisme ¹²⁸.

Puis c'est au tour de Néa de justifier sa venue au Canada: "comment ne pas vouloir . . . inciser crever ce kyste cette tumeur avec Gordon . . . faire aboutir cet abcès à deux"¹²⁹. Weingarter qui voudrait bien guérir Néa de sa mélancolie, confie à Lagarde: "si seulement c'était physique, on en vient à souhaiter un bon petit microbe 'nicht wahr' dûment étiqueté, quelques piqûres et pfruit!"¹²⁹. Pour dérider la jeune femme, Weingarter se met à parler du sort des premiers explorateurs pendant l'hiver: "oui les premiers hivernants, Cartier, ils ne se doutaient pas, le scorbut l'absence de vitamine C, la moitié y avait laissé leur peau"¹³⁰. Le vieillard fait ensuite allusion à Pasteur: "prenez Pasteur, les microbes prenez les microbes l'antiseptie"¹³¹. Après le départ de Maggie, Gordon de plus en plus agité, se vaporise la gorge à intervalles imprévisibles "comme s'il souffrait d'amygdalite"¹³², puis il se réconcilie avec Ripcord dont la jument souffre "d'un croup fulgurant strangulant . . . en train de

¹²⁸ Ibid., p. 87.

¹²⁹ Ibid., p. 115.

¹³⁰ Ibid., p. 120.

¹³¹ Ibid., p. 121.

¹³² Ibid., p. 129.

. . . dans une stalle d'opération de subir une trachéotomie"¹³³.
 Finalement, en rêvant à la mère de Maggie, le narrateur imagine ces paroles à propos de la rupture de sa fille avec son mari:

il était parfois si ardu de renouer les fils de suturer les lèvres de la plaie de la coupure même minuscule, quand on était mari et femme quand on vivait ensemble alors quoi ça finissait par s'arranger par se resouder se cicatriser mais quand on cessait de se voir ou à peu près alors le temps passait passait une pustule se formait qui n'aboutissait pas" 134.

Parmi les exemples que nous venons de citer, les mots "pustules", "abcès", et "kystes" font allusion à des affections physiques qui illustrent parfaitement, selon nous, la deuxième "signification" que nous attachons à L'Incubation.

Cependant, en élargissant la définition médicale de ce terme, et en lui donnant une dimension plus générale, nous constatons, que par analogie, il y a relation de cause à effet, dans ce roman, entre le temps de la guerre et l'époque plus rapprochée où se situe le narrateur. Pour étudier le rapport qui existe au point de vue "souffrance" entre ces deux situations, nous nous servons de la division établie par P. Smart, des niveaux temporels qui existent dans L'Incubation:

¹³³ Ibid., p. 129.

¹³⁴ Ibid., p. 174.

Le premier, qui est le point temporel à partir duquel Lagarde se rappelle tous les événements du récit, est la situation de celui-ci après le suicide de Néa. Nous l'appellerons la situation narrative.

Le deuxième niveau temporel, qui change à mesure que le récit se déroule, est l'optique de Lagarde, acteur et témoin, au temps de l'action, qui avance, comme nous l'avons vu, du soir de l'arrivée de Néa jusqu'à la découverte du suicide par Lagarde. (sic, c'est Weingarter qui découvre le suicide).

Le troisième niveau, que nous appellerons le passé lointain, est le temps qui précède le commencement de l'action proprement dite. Ce sont les souvenirs de Londres et de Vienne, et l'optique qui correspond à ce niveau temporel est celle des autres personnages, filtrée à travers la conscience de Lagarde. 135

Le premier niveau temporel où Lagarde seul évolue, la "situation narrative", a déjà fait l'objet de notre premier chapitre. Dans l'ordre chronologique qui convient à notre propre façon d'envisager L'Incubation, le troisième niveau temporel, le "passé lointain", temps qui précède le commencement de l'action proprement dite, se situe forcément avant le deuxième niveau temporel, le "temps de l'action". En effet, dans notre optique se conformant à la "signification" de L'Incubation comme terme médical, le "passé lointain" renferme une série de calamités symptomatiques d'un monde malade. Dans maladie, il y a mal, et les maux dont souffre la société pendant la guerre ont des conséquences nocives chez les personnages qui ont échappé au conflit et se retrouvent dans le "temps de l'action" à Narcotown.

135 Smart, "Relire L'Incubation", p. 204.

Les manifestations de cette maladie que nous discernons dans L'Incubation sont les bombardements, les camps de concentration, la formation d'unités de combat suicidaires comme les 'Battling Bastards' de Jack, le déracinement et la transplantation de Weingarter et de Néa. Dans cette atmosphère menaçante, donc malsaine, règnent la violence, l'angoisse, la haine, l'aliénation et la mort. La maladie étant une "altération" plus ou moins profonde de la santé physique ou morale, nous verrons comment, au point de vue psychologique, la sexualité est également déformée dans L'Incubation et dépouillé de sa valeur enrichissante.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le caractère malsain du "passé lointain" auquel ils ont survécu, affecte les personnages de L'Incubation et resurgit, une dizaine d'années plus tard, sous forme de névroses plus ou moins débilitantes. En effet, on retrouve plusieurs thèmes freudiens dans ce roman. Nous avons déjà fait appel à l'oeuvre de Freud pour l'analyse du personnage de Lagarde et nous constatons que le nom du père de la psychanalyse revient plusieurs fois dans L'Incubation¹³⁶: Weingarter prétend l'avoir connu autrefois à Vienne, et va même jusqu'à se comparer à lui¹³⁷. Comme le vieux professeur est le seul personnage de ce roman qui héberge Néa et tente de la soigner, ceci nous semble un indice de l'importance qu'attache l'auteur à l'interprétation freudienne

¹³⁶Bessette, L'Incubation, pp. 116, 141.

¹³⁷Ibid., p. 115.

comme méthode de diagnostic et à la psychanalyse comme méthode de traitement. Rappelons que, comme nous l'avons souligné dans notre introduction, Robbe-Grillet condamne toute littérature ayant recours à une "théorie explicative" quelconque telle que le système de référence freudien. A propos de cet aspect de L'Incubation, Clément Locquell déclare:

Comme description d'une névrose, L'Incubation est une pièce qui ne manque pas toujours à convaincre. Gérard Bessette n'aura peut-être que voulu se montrer bon clinicien. Il l'est, mais étroitement en spécialiste fasciné presque exclusivement par l'incurable. 138

Naturellement, le personnage qui semble le plus gravement affligé de troubles nerveux et psychiques est Néa, mais l'analyse de l'évolution de cette malheureuse n'entre pas selon nous dans la catégorie des maux engendrés exclusivement par la guerre. Le "destin" de Néa fera l'objet du chapitre traitant de la troisième "signification" de L'Incubation.

Dans cette optique, nous constatons que dans ce roman, les thèmes représentant des afflictions nuisibles à la santé mentale ou affective des personnages sont la culpabilité, la haine, la jalousie et l'aliénation. Ces troubles émotifs font tous suite, dans le récit, à la violence et à l'angoisse engendrées par la guerre.

Comme nous l'avons déjà mentionné dans notre premier chapitre, le thème de la culpabilité est important dans L'Incubation. D'abord, Néa ne peut pas supporter la vue du

¹³⁸ Clément Locquell, "L'Incubation", Le Soleil (10 avril 1965), p. 15.

sang qui lui rappelle la blessure de Jack¹³⁹; il semble que Néea se sente coupable d'entretenir une liaison avec Gordon pendant que Jack atteint d'héroïsme accumule les "décorations"¹⁴⁰, alors que son effort de guerre à elle, consiste à passer "quelque fois douze treize quatorze heures d'affilée aux périodes de pointe -- c'est-à-dire particulièrement catastrophiques -- dans l'entresol humide suintant glacial d'un vieil hôtel particulier converti en centre d'urgence"¹⁴¹. Ensuite, après la disparition de Jack, Néea est devenue hystérique¹⁴²; les accusations et les reproches¹⁴³ qu'elle adresse à Gordon portent à croire qu'elle se sent coupable d'avoir pratiqué l'adultère pendant que son mari se faisait tuer à la guerre. Gordon lui-même s'imagine que le manque de "précaution contraceptive" est une façon pour la jeune femme de se disculper et de se donner bonne conscience¹⁴⁴. Dix ans plus tard, les deux amants semblent toujours hantés par le souvenir de la faute qu'ils ont commise et de la mort de Jack dont Néea surtout n'arrive pas à se remettre. Pour Gordon, cependant, c'est le souvenir de Néea en particulier qui lui est pénible. Lagarde en fait la réflexion dans son monologue:

¹³⁹Bessette, L'Incubation, pp. 32-33.

¹⁴⁰Ibid., p. 35.

¹⁴¹Ibid., p. 34.

¹⁴²Ibid., p. 43.

¹⁴³Ibid., p. 45.

¹⁴⁴Ibid., p. 102.

"il me parlait d'une certaine Anglaise qu'il avait connue autrefois qui lui était apparemment restée sur le coeur la conscience . . . et dont le souvenir semblait l'oppresser tout à coup"¹⁴⁵. Il est évident, d'après cette citation, que Gordon n'a pas encore "digéré" l'épisode-Néa et que ce rappel du passé ne comporte rien de réjouissant pour lui; cependant, l'avenir aussi l'inquiète. En effet, Gordon parle de la situation difficile, autrefois, à Londres, comme étant résolue sur le plan temporel: "maintenant que tout ça chronologiquement est passé"¹⁴⁶, mais il affirme, par cette réflexion, que psychologiquement le malaise continue. Quant à Néa, le fait qu'elle vienne relancer son ancien amant au Canada après dix ans, semble indiquer qu'elle attribue son état d'anxiété permanent à leurs rapports illicites pendant la guerre, qu'elle tient Gordon en partie responsable de ses malheurs et qu'en lui faisant partager son sentiment de culpabilité, elle s'en trouvera ainsi soulagée. Il n'y a pas de doute que Néa soit tourmentée en arrivant à Montréal, mais nous ne croyons pas que ce soit le remords qui l'accable; d'ailleurs la nervosité de la jeune femme fait bientôt place à la résignation apparente. La cause de ce changement, nous espérons l'expliquer dans notre troisième chapitre. Cependant, la venue de Néa à Narcotown a certainement pour conséquence de donner à Gordon un

¹⁴⁵ Ibid., pp. 10, 11.

¹⁴⁶ Ibid., p. 100.

sentiment de culpabilité vis-à-vis de Maggie. Celle-ci croit que la brochette d'or en forme de gerbe de blé est un cadeau propitiatoire¹⁴⁷ destiné à faire pardonner les "bombes bambochades"¹⁴⁸ qu'il aurait commises. Puis c'est au tour de Weingerter de se sentir coupable: il avoue avoir négligé sa jeune épouse au début de leur mariage, "absorbé comme il l'était (peut-être trop peut-être trop) par ses travaux ses polémiques"¹⁴⁹. A propos de la culpabilité de Weingerter, citons un paragraphe où sont réunis presque tous les thèmes dont nous avons traité jusqu'ici:

Explorant sondant ruminant ses antiques souvenirs essayant de saisir les fils de cette trame d'isoler de circonscrire le maillon exact qui dans ce passé lointain par sa négligence à cause de sa myope dérisoire absorption onomatopéique s'était échiffé usé avait cédé, dans ce tissu le ligament qu'il aurait fallu ligaturer suturer dont il aurait fallu prévoir l'amenuisement l'exténuation et qui faute de soins d'attention d'intervention (mais quand où exactement) avait fini par se rompre par se briser sous la tension la pression des circonstances, qui avait dû quand même (tendu comme une corde de violon avant d'éclater) émettre un son un avertissement un captable signal de détresse" 150.

Les mots "explorant sondant ruminant ses antiques souvenirs" et "passé lointain" symbolisent le "retour en arrière" que nous avons observé à propos de Lagarde, les mots "d'isoler de circonscrire le maillon exact" rappellent le thème de

¹⁴⁷ Ibid., p. 106.

¹⁴⁸ Ibid., p. 108.

¹⁴⁹ Ibid., p. 117.

¹⁵⁰ Ibid., p. 118.

l'encerclement; les mots "négligence", "myope", "détresse" représentent la culpabilité; les termes médicaux sont évidents; le reste de la citation où figurent les mots "rompre", "briser", "tension", "pression", "éclater" suggère la violence. Le sentiment de culpabilité qu'éprouve toujours Weingertter envers Sara disparue depuis si longtemps, expliquerait pourquoi le vieillard s'attache à Néa et se préoccupe de son sort.

En effet, Weingertter est le seul personnage dans L'Incubation qui semble capable d'aimer: "il s'était pris d'affection"¹⁵¹ pour Néa. Par contre, le vieillard manifeste surtout de la haine dans ses conversations avec Lagarde. Il déteste Gordon Blackwell et les vieillards du parc¹⁵². Il méprise Ripcord¹⁵³. Il semblerait que l'unique bon sentiment dont témoigne Weingertter, sa compassion pour Néa, soit surtout suscité par la culpabilité, comme nous l'avons déjà mentionné, et le fait qu'ils aient en commun le statut d'exilés. Weingertter lui-même établit le rapprochement entre son sort et celui de Néa, un sort qui les rattache tous les deux à la désolation du passé: "c'était un processus pénible douloureux, la guerre le déracinement la transplantation il savait ce que c'était 'ach'! il avait connu ça c'était atroce surtout quand

¹⁵¹ Ibid., p. 65.

¹⁵² Ibid., p. 61.

¹⁵³ Ibid., p. 143.

on avait perdu là-bas un être cher¹⁵⁴. Néa incarne plusieurs aspects du passé de Weingarter: comme lui, elle a subi la guerre; elle est malheureuse comme l'était sa femme Sara; et, pendant le conflit, Néa a perdu son mari comme lui y a perdu sa femme. Cette violence dans son passé, qui l'a marqué, affecte le comportement de Weingarter dans le "temps de l'action". Se confondant plus ou moins avec Néa, Weingarter trouve en Gordon quelqu'un avec qui se libérer de la rancœur qui couve en lui: "rageur imprécatoire martelant de sa canne torse le terrazzo sonore, son poing noueux d'arthritique pugnacement brandi"¹⁵⁵. En plus des termes exprimant la violence, nous retrouvons dans cette citation quelques uns des thèmes déjà mentionnés dans notre premier chapitre: le refus de la ligne droite, dans "sa canne torse" et "son poing noueux"; ainsi que le thème de la maladie dans "arthritique".

Cette haine de Weingarter pour Gordon, l'ancien amant de Néa la lui rend bien. En effet, Gordon est persuadé que si Néa refuse de le voir, c'est parce qu'elle se laisse influencer par le vieillard¹⁵⁶. Il semble que dans son attitude envers Weingarter, Gordon soit lui aussi entièrement aveuglé par les souvenirs malsains de la guerre dont il n'arrive pas à se débarrasser: au lieu de s'en prendre à Weingarter, l'homme qui s'interpose maintenant entre lui et Néa, Gordon voit en

¹⁵⁴Ibid., p. 60.

¹⁵⁵Ibid., p. 72.

¹⁵⁶Ibid., pp. 159, 160.

lui l'ennemi ancien, l'Allemand; Gordon l'appelle "le Boche le Teuton"¹⁵⁷ et toute la haine qu'il n'avait pu extérioriser pendant la guerre contre l'adversaire militaire qui avait semé la terreur, remonte maintenant à la surface et se traduit en imprécations et en vociférations de la part de Gordon: "lancé fumant fulminant bride abattue (transférant peut-être comment savoir sur l'inoffensif et au fond pitoyable octogénaire une haine, déversant une rancoeur un fiel couvés incubés dans les brumeuses hallucinantes nuits de Londres) dans une charge effrénée démentielle"¹⁵⁸. Signalons dans ce passage, les termes "couvés incubés" faisant directement allusion à la matière de notre premier chapitre.

En plus de la haine qu'il porte à Weingarter, Gordon est "à couteaux tirés"¹⁵⁹ avec Ripcord. Le narrateur laisse entendre que cette animosité du mari de Maggie envers le conservateur de la 'Sir Joshua Roseborough Memorial Library' remonte également à l'époque de la guerre: "Gordon . . . lui ayant voué . . . --peut-être en souvenir des culottes de peau sous les ordres desquels il avait pesté à Londres dans son officine -- une haine féroce"¹⁶⁰. D'ailleurs l'inimitié des deux hommes est mutuelle¹⁶¹. Maggie non plus n'est pas immunisée

¹⁵⁷Ibid., p. 160.

¹⁵⁸Ibid., p. 159.

¹⁵⁹Ibid., p. 58.

¹⁶⁰Ibid., p. 81.

¹⁶¹Ibid., p. 85.

contre les sentiments violents. L'épouse impeccable de Gordon éprouve un fort ressentiment de la venue de Néa à Narcotown. Le narrateur qui l'observe décèle "la rage sourde l'amertume" sous le badinage en réalité "hargneux vindicatif"¹⁶². Il semble que le thème de la haine, plus encore que celui de la culpabilité, s'applique sans réserve à tous les personnages de L'Incubation. Nous espérons prouver que ce sentiment mal-faisant qui ronge et détruit ceux qui l'entretiennent, constitue la force motrice à la base du comportement de Néa que nous analyserons dans le chapitre traitant de la troisième "signification" de ce roman.

En plus d'accorder une place prédominante au thème de la haine dans la narration de Lagarde, L'Incubation est une oeuvre dépourvue de chaleur, d'amour et de tendresse; émotions nécessaires à la santé mentale et affective de tout être humain. Ainsi, comme nous l'avons déjà mentionné au début de ce chapitre, toute la sexualité dont ce roman est imprégné, (puisque l'anecdote même pivote autour de l'ancienne liaison de Gordon et de Néa), s'en trouve altérée et avilie.

Affaiblie par le manque d'amour, la sexualité telle que décrite par Lagarde dans son monologue, est contaminée par la violence. Nous avons déjà vu, dans le premier chapitre, comment le narrateur imagine les ébats amoureux des deux amants pendant les bombardements: la douceur en est entièrement exclue; et le souvenir précis qu'en a gardé Gordon, n'a

¹⁶²Ibid., p. 75.

pas perdu son caractère brutal avec le temps: "uniquement attentif à la remontée à l'émergence de ces scènes de ces rendez-vous frénétiques de Londres où les deux amants se transformaient en une seule bête gémissante haletante"¹⁶³. Le lecteur a l'impression que l'acte sexuel de Gordon et de Néa s'accomplit sous la poussée d'une force compulsive, comme l'accouplement des animaux en rut, pour motif de reproduction, au lieu d'être suscité par le désir, le besoin d'union charnelle propre à l'être humain. La description des rencontres furtives des deux amants évoque d'affolants cauchemars: "un kafkaesque maléfique jeu de cache-cache, se rejoignant enfin les nerfs les sens exacerbés"¹⁶⁴. Toute cette agitation effrénée prend place dans des conditions déplorables, dangereuses et sordides:

dans une mesure abandonnée de Chelsea malgré la froidure le vent qui sifflait s'engouffrait dans une crevure du toit . . . s'unissant se compénétrant enfin sur une paillasse de fortune, éventrée, sans entendre ou plutôt sans avoir entendu le hurlement des sirènes le vrombissement des avions le toussotement des canons anti-aériens l'éclatement des bombes, jusqu'à l'explosion qui les avait projetés, étourdis contusionnés couverts de débris . . . à quelques pouces d'une poutre énorme fendue en biseau qui les eût écrasés écrabouillés comme des insectes ¹⁶⁵.

Dans ce passage, le coït est juxtaposé à la violence décrite

¹⁶³ Ibid., p. 17.

¹⁶⁴ Ibid., p. 55.

¹⁶⁵ Ibid.

en termes "explosifs"; ces deux idées antithétiques de pénétration et d'éruclation expriment ainsi le caractère négatif de l'acte sexuel posé par les deux amants. Il n'existe même pas de caresses dans cet accouplement forcené. Gordon agit comme un maniaque, il saisit, palpe, écrase¹⁶⁶ les seins de Néa. Lagarde, qui, comme nous l'avons déjà vu, ne s'intéresse pas à l'amour, se fait une idée très grossière de la liaison de son ami. Pour le narrateur, une "affaire de coeur" est une "affaire de cul"¹⁶⁷. Il n'y a rien d'enrichissant et de positif dans une telle aventure, et d'après les détails que lui fournit Gordon "c'est" toujours "compliqué"¹⁶⁸.

En plus des rapports du couple Néa/Gordon, qui dans L'Incubation, présentent la sexualité d'une façon défavorable, nous relevons, dans ce roman, d'autres aspects de cette fonction biologique qui l'avalissent et la rendent perverse, alors que normalement, la sexualité devrait apporter la plénitude et la sérénité. Il y a d'abord les allusions aux prostituées à Montréal¹⁶⁹ qui font pendant aux "racoleuses" de Londres¹⁷⁰. A propos de filles de joie, il est intéressant

¹⁶⁶Ibid., p. 56.

¹⁶⁷Ibid., p. 152.

¹⁶⁸Ibid.

¹⁶⁹Ibid., p. 14.

¹⁷⁰Ibid., p. 88.

de noter que Gordon ne se prévaut jamais de leurs services, soit parce qu'il a l'esprit ailleurs, soit parce que, le besoin se faisant sentir, la prostituée, elle, a autre chose à faire¹⁷¹. Les seuls rapports sexuels qui existent véritablement dans L'Incubation, sont ceux de Gordon et de Néa. Pendant le "temps de l'action", à Montréal ou à Narcotown, il n'y a plus de sexualité vécue, comme si la passion enragée des deux amants pendant la guerre avait épuisé la possibilité de toute union charnelle dix ans plus tard. De toutes ces frénésies sexuelles du "passé lointain", à laquelle il faut ajouter les prouesses spécialisées de l'érotomane¹⁷², ne subsistent que le "voyeurisme" au moyen de films érotiques¹⁷³, les spectacles dans les boîtes de la Main¹⁷⁴ et les publications obscènes¹⁷⁵ qui laissent Lagarde et Gordon assez indifférents.

La présence, dans L'Incubation, de la sexualité négative, nous amène à traiter d'une autre déformation de l'affectivité, la jalousie, qui d'habitude n'est qu'une manifestation normale de l'amour, mais qui, dans ce roman, obsède Gordon d'une façon malade. En effet, le thème de la jalousie in-

¹⁷¹ Ibid., p. 14.

¹⁷² Ibid., pp. 137, 139, 145.

¹⁷³ Ibid., p. 144.

¹⁷⁴ Ibid., p. 18.

¹⁷⁵ Ibid., p. 24.

carné par Gordon apparaît dans le récit à l'époque de la guerre, et resurgit à Narcotown, imaginé par le narrateur. Au niveau du "passé lointain", la jalousie de Gordon, en plus d'être motivée par un sentiment possessif envers Néa, est due également à l'héroïsme de Jack que Gordon envie:

projetant peut-être sur le plan patriotique -- puisque pour lui malgré tout bien qu'il fût Canadien la Grande-Bretagne semblait dans son subconscient être malgré tout sinon sa patrie absolue du moins sa patrie partielle -- osmosant donc en quelque sorte à son insu à ses complexes sentiments patriotiques ses non moins complexes réminiscences amoureuses ou érotiques 176.

Le mari trompé se montre très indulgent, il "comprendait"¹⁷⁷; c'est Gordon qui déteste le mari de Néa¹⁷⁸. La jalousie empoisonne bientôt les rapports des deux amants¹⁷⁹. Poussé par son tourment, Gordon suit et épie le couple dans les rues de Londres, armé d'un revolver¹⁸⁰. Une scène presque identique se déroule à Narcotown, mais cette fois, c'est Lagarde qui, stimulé par les propos enfiévrés de Gordon, s' imagine voir celui-ci surveillant la maison où habitent Néa et Weingarter¹⁸¹. Nous en déduisons que le jugement de Gordon est déformé par

¹⁷⁶ Ibid., p. 38.

¹⁷⁷ Ibid., p. 39.

¹⁷⁸ Ibid., pp. 38, 39.

¹⁷⁹ Ibid., p. 101.

¹⁸⁰ Ibid., pp. 88, 130.

¹⁸¹ Ibid., pp. 161-162.

sa jalousie pathologique, car dans les deux cas ses rivaux sont deux êtres débiles et donc impuissants: Jack est blessé et Weingertter est un octogénaire. Gordon n'a donc rien à craindre d'eux et peut donner libre cours à sa rage, sans crainte de représailles:

De quel droit cet épouvantail qui a déjà un pied dans la tombe vient-il interposer sa carcasse, il la surveille nuit et jour, l'autre jour par exemple à trois heures trente exactement (il vérifie sûrement l'horaire de mes cours) je suis allé à la bibliothèque (tu n'étais pas là, tu étais peut-être avec Maggie, peu importe) l'épouvantail était là qui faisait semblant de lire (qui au fond la surveillait) 182.

Nous avons cité ce passage pour souligner la contradiction qui existe dans l'attitude de Gordon. Gordon est jaloux de Weingertter qui, en réalité ne veut que du bien à Néa qui elle-même refuse de parler à son ancien amant; par contre, Gordon ne ressent aucune jalousie envers Lagarde qui se rend régulièrement chez sa femme, Maggie. Soit donc que Gordon ne tienne pas tellement à sa femme ou qu'il est persuadé, comme nous l'avons mentionné dans le premier chapitre, que Lagarde ne porte aucun intérêt à Maggie. Ce qui confirmerait notre opinion que ces deux hommes sont déséquilibrés au point de vue affectif: Gordon s'acharne à poursuivre un être inaccessible et néglige sa propre épouse, laissant à un autre le soin de la distraire, et Lagarde, de son côté, nullement empêché par son ami, ne désire aucunement Maggie. Ce passage révèle également que Gordon n'éprouve aucune crainte que le narrateur

¹⁸²
Ibid., pp. 159-160.

et Née soient attirés l'un vers l'autre, bien que, comme Wein-gerter, Lagarde passe ses journées à la bibliothèque avec Née. Pourtant, en homme jeune et physiquement bien portant, le nar- rateur serait pour l'amant éconduit un rival beaucoup plus plausible que le vieillard octogénaire.

A propos de la jalousie de Gordon, il est intéressant de comparer la façon dont cette passion est explicitement "décrite" par le narrateur, dans le roman de Bessette, mais n'est jamais mentionnée dans La Jalousie de Robbe-Grillet. Dans le roman de ce dernier, libre au lecteur de conclure que le narrateur est le mari trompé. Par contre, dans les passa- ges de L'Incubation que nous avons cité plus haut où il est question de la jalousie de Gordon, l'auteur, par le truche- ment du narrateur, prend le lecteur pour ainsi dire "par la main" et le fait pénétrer dans l'âme de Gordon. Les émotions que ressent celui-ci sont écrites sur la page en termes "dou- loureux" et "haineux":

mais était-elle plus interminable plus intolérable pour lui Jack plus crucifiante que pour le fila- teur le chien de chasse qui les pistait le long de ces rues . . . qui les pistait la peau moite le souffle le pouls irréguliers . . . flairant de loin de trop loin pistant le couple tâchant les yeux douloureux le crâne cerclé de fer d'épier deviner interpréter leurs moindres gestes frôlement appui- ments, d'imaginer leurs propos se maudissant se vouant aux gémonies s'administrant (en esprit) d'innombrables féroces coups de pied au cul 183.

183
Ibid., p. 88.

Dans La Jalousie de Robbe-Grillet, il n'existe aucune passion dans le choix des mots; le lecteur croit comprendre que le narrateur est le mari jaloux observant les faits et gestes de sa femme et de son amant. C'est au lecteur à deviner que si les deux amants hypothétiques ont passé une nuit ensemble, la prétendue panne de voiture n'était qu'un prétexte:

Ils sourient en même temps, du même sourire, quand la porte s'ouvre. Oui, ils sont en parfaite santé. Non, ils n'ont pas eu d'accident, juste un petit incident de moteur qui les a contraints de passer la nuit à l'hôtel, en attendant l'ouverture d'un garage. 184

Comme nous pouvons le constater d'après cette citation, le narrateur ne fait aucune réflexion révélatrice sur son état d'âme. Son inquiétude, sa curiosité naturelles sur la liaison adultère qui est en train de se former sous ses yeux, ne sont que suggérées dans la minutie obsessionnelle avec laquelle le narrateur de La Jalousie note chaque détail, chaque objet du tableau qu'offre la situation, et y revient constamment en renchérisant sur les mêmes circonstances. C'est la structure du roman de Robbe-Grillet qui révèle la jalousie et non la description des sentiments, comme dans L'Incubation.

Il va de soi que les thèmes malsains que nous observons dans ce roman se manifestant au niveau temporel du "passé lointain", et ayant des prolongements nocifs dans le temps de la narration, donnent une impression défavorable sur l'époque de la guerre. Cependant, une étude plus approfondie de L'Incu-

¹⁸⁴Alain Robbe-Grillet, La Jalousie (Paris: Les Editions de Minuit, 1957), pp. 204-205.

bation, nous révèle que pour tous les personnages, le cata-
 clysme mondial avait été, paradoxalement, une période de leur
 vie plus enrichissante que celle de leur existence actuelle.
 Ainsi, à plusieurs reprises, au cours de ses confidences à
 Lagarde, Gordon fait allusion à la guerre avec une certaine
 nostalgie: "c'était sans doute malgré tout le bon temps en
 dépit des bombes des 'Battling Bastards' auxquels Union Jack
 voulait sans faute à la gloire aux exploits desquels il vou-
 lait à tout prix se joindre"¹⁸⁵. L'expression "c'était le
 bon temps" revient plus loin dans le récit:

elle criait: 'My God my God' et lui: 'Goddam it
 to hell', deux exclamations aussi dépourvues de
 sens l'une que l'autre, puis se mettaient à rire
 à rire à rire, c'était le bon temps, Union Jack
 était encore indemne et loin (probablement dans
 les parages de Tobrouk), c'était le bon temps¹⁸⁶.

Cette citation révèle le contraste qui existe dans le com-
 portement de Néa durant la première partie du "passé lointain"
 et celui du "temps de l'action" où elle ne manifeste jamais
 aucune gaieté. Dans ce passage, nous constatons également
 que la guerre avait été pour Jack une période d'exaltation
 patriotique grandissante lui conférant une identité glorieuse.
 Pour Néa surtout la guerre représente un temps meilleur: "c'é-
 tait une drôle folle démentielle époque mais où l'on vivait

¹⁸⁵ Bessette, L'Incubation, p. 68.

¹⁸⁶ Ibid., pp. 55, 41, 53.

intensément en dépit ou peut-être à cause des bombes du danger qui planait sans cesse là-haut qui dévalait les pentes du ciel issu éjecté de la carlingue d'avions incisant éventrant la nuit londonienne"¹⁸⁷. Dans cette citation, les images de violence font ressortir la notion que la guerre, physiquement destructrice, stimulait psychologiquement les gens et leur donnait l'impression de vivre, alors que dix ans plus tard à Montréal¹⁸⁸ et à Narcotown (comme le nom l'indique) les gens agissent en somnambules et dans le cas de Néa, en véritable morte "ambulante". Nous constatons que les personnages qui habitent Narcotown y menaient une vie plus heureuse autrefois, quand la guerre leur avait apporté un certain espoir, maintenant trahi: Ripcord a l'impression d'avoir servi à quelque chose quand il était dans l'armée; dix ans plus tard il se retrouve responsable d'une bibliothèque qui ne l'intéresse aucunement¹⁸⁹. Quant à Maggie, vivant dans l'attente de son fiancé pendant la guerre, elle se croyait aimée¹⁹⁰. Weingertter lui, qui forcément était plus jeune à l'époque du conflit, voit également son passé sous un jour meilleur: "j'étais presque un adolescent, mais agressif comme un coq je vous prie de le . . . l'adolescent 'Privat-dozent' Wilhelm Weingertter

¹⁸⁷ Ibid., p. 53.

¹⁸⁸ Ibid., p. 20.

¹⁸⁹ Ibid., p. 81.

¹⁹⁰ Ibid., p. 44.

(âgé de trente-deux ans) sûr de lui mordait à pleines dents dans le réel, bataillant ferraillant¹⁹¹.

Il semblerait donc que la guerre, malgré les maux qu'elle a engendrés, ait été une époque bienfaisante, facilitant la communication entre les gens, leur donnant l'impression d'exister pleinement et leur fournissant une identité réelle. Cet aspect positif de la guerre, fait ressortir l'aliénation dont souffrent tous les personnages au "temps de l'action" et dans la "situation narrative". L'aliénation, quel que soit le sens que l'on donne à ce mot, est un mal. Dans son sens traditionnel "aliénation" signifie "maladie mentale" et, ainsi, s'intègre parfaitement à la signification médicale de L'Incubation. A deux reprises dans le roman, le narrateur fait allusion à la folie. D'abord d'une façon assez voilée; Wein-gerter laisse entendre que sa femme avait perdu contact avec la réalité avant d'être internée dans un camp de concentration¹⁹²; ensuite, c'est Gordon qui raconte, en parlant de Néa, qu'après la disparition de Jack "à l'hôpital, on l'avait mise dans la section des commotionnés"¹⁹³.

En plus de s'appliquer aux malades mentaux, le terme "aliénation" a également une signification plus générale dans

¹⁹¹Ibid., pp. 115-116.

¹⁹²Ibid., p. 118.

¹⁹³Ibid., p. 43.

le langage contemporain: il veut dire "étranger à". Eric Fromm s'est approprié cette définition et en fait usage dans sa psychanalyse:

Modern man is alienated from himself, from his fellow men, and from nature. . . . While everybody tries to be as close as possible to the rest, everybody remains utterly alone, pervaded by the deep sense of insecurity, anxiety and guilt which always results when human separateness cannot be overcome. 194

Selon nous, cette citation s'applique fort bien aux personnages de L'Incubation, car, dix ans après la guerre, ils se retrouvent tous au même endroit, de leur propre choix: Néa quitte l'Angleterre où elle n'a pas de parents ni de mari, pour rejoindre Gordon au Canada, qui la fait venir près de lui à Narcotown; Weingerter aussi s'exile volontairement d'un pays qui a détruit son épouse, pour venir chercher un monde meilleur dans le petit village ontarien; tous, sauf Maggie qui s'y trouve rattachée par son mari, travaillent dans la même université. Il y a donc de la part des personnages de L'Incubation cet "instinct de groupe" auquel Fromm fait allusion, ce désir de faire partie d'une collectivité. Cependant, comme nous l'avons déjà mentionné dans notre premier chapitre à propos du rôle que joue le narrateur dans ce roman, les personnages de L'Incubation ne se comprennent pas. C'est le sens que nous donnons aux "comment savoir" dont est ponctué le récit. Nous partageons cet avis de R. Robidoux:

¹⁹⁴Fromm, The Art of Loving, p. 72.

Durant les deux mois de l'expérience qu'il a vécue et qu'il rapporte, Lagarde s'est vraiment frotté (j'emploie à dessein cette expression triviale) à tous ces êtres qui s'appellent: Gordon, Antinéa, Maggie, Weingarter, Ripcord, etc.; ce ne sont pas des abstractions. Mais, à l'arrière-plan, dans une sorte de filigrane apparent qui couvre toute la nappe du récit, l'aventure est en correspondance étroite avec la condition humaine dans ce qu'elle a de plus universel. Cela donne au roman une dimension métaphysique. En plein absurde, Lagarde s'interroge avec angoisse, tirant les fils de son écheveau emmêlé, et son "Comment savoir?" devient le leitmotiv de tout son récit. 195

En effet, tous les personnages sont psychologiquement étrangers les uns aux autres. Même Lagarde qui est le confident de chacun, reconnaît sa solitude: "seul au fond incroyablement seul (mais nous l'étions tous) . . .incapable même d'influencer Gordon Néa Weingarter Maggie (que je connaissais moins mal que les autres) seul"¹⁹⁶. Les conversations où les interlocuteurs ne finissent jamais leurs phrases: "--Voyons, vous avez pris trop de somnifères, vous . . .--Les bombardements, la disparition de Jack le départ de, tout est naturel"¹⁹⁷; les dialogues remplis de clichés et de formules de politesse vides d'intérêt et de sollicitude réels, sont, à notre avis, un indice de cette aliénation. Ainsi, Néa ponctue les propos de Lagarde dans la chambre d'hôtel, de "My word", "You don't say"¹⁹⁸, Maggie dit: "Children children' les hommes sont de

¹⁹⁵Robidoux, "Le cycle créateur de G. Bessette", p. 22.

¹⁹⁶Bessette, L'Incubation, p. 139.

¹⁹⁷Ibid., pp. 93, 84, 92, 99, 103, 104, 114, 139, 140.

¹⁹⁸Ibid., p. 86.

grands enfants"¹⁹⁹, cette expression-cliché se rattache ici à l'idée d'une Maggie-mère, que nous avons soulignée à propos de Lagarde dans le premier chapitre. Weingarter emploie le dicton populaire: "mountain out of a ..." ²⁰⁰. Les nombreuses répétitions dans les conversations indiqueraient que les gens ne réfléchissent pas avant de parler et qu'ils oublient d'un moment à l'autre ce qu'ils ont déjà dit parce qu'ils ne "s'adressent" pas vraiment à quelqu'un sachant qu'on ne les écoute d'ailleurs pas. Ainsi, quand Lagarde et Néa causent pour la première fois, la jeune femme répète à plusieurs reprises: "Je m'exprime terriblement mal"²⁰¹ mais le narrateur proteste à peine. Les personnages de L'Incubation parlent machinalement, comme des automates ou des robots; ils ont la tête vide et l'esprit égaré. Dans cette même optique, les dialogues où se mêlent trois langues différentes, le français, l'anglais et l'allemand²⁰² symboliseraient l'impossibilité de communiquer. Cette désarticulation et cette dislocation du langage découleraient de l'incohérence de la pensée inhérente à l'anxiété des êtres aliénés. A ce propos, voici l'opinion de C. Locquell:

Le narrateur crée un climat d'effroi, un lieu d'aliénation ou l'amour est une tristesse infinie, et

¹⁹⁹Ibid., p. 108.

²⁰⁰Ibid., p. 115.

²⁰¹Ibid., p. 28.

²⁰²Ibid., pp. 124-125.

la liberté frustration permanente. La vision du monde qui nous est imposée ici est bien bouchée. Nulle joie, peu d'élan, dans ses perspectives. 203

Weingertter, comme Lagarde, se rend bien compte de cet état de chose: "chacun se terrait dans son petit coin sa petite coquille secrétant ruminant ses petites larves ses petits fantômes, s'imaginant qu'il était seul à en malaxer"²⁰⁴.

Cette dernière citation qui compare l'être humain à une limace, implique un autre genre d'aliénation, beaucoup plus grave selon nous, celle qui représente le "refus de l'humain", de la place qui revient à l'homme dans l'échelle de la nature, c'est-à-dire de sa condition "d'homo sapiens", animal pensant élevé au-dessus de la bête par sa raison. Les analogies comparant le genre humain à des animaux reviennent constamment dans le monologue du narrateur: les piétons sont comme des "rats"²⁰⁵; pour Weingertter, les vieillards du parc sont "des crapauds des lézards"²⁰⁶; pour Ripcord "nous humains sommes des poules mouillées"²⁰⁷ et il traite sa jument comme une personne; Weingertter va plus loin encore: pour le vieux savant,

²⁰³Locquell, "L'Incubation", p. 15.

²⁰⁴Bessette, L'Incubation, p. 64.

²⁰⁵Ibid., p. 36.

²⁰⁶Ibid., p. 59.

²⁰⁷Ibid., p. 138.

les hommes ne sont que des "cirons"²⁰⁸, animalcules qui vivent dans les matières alimentaires, les détritiques, et, par extension, désignent les pustules de la gale, cette dernière définition nous ramenant au domaine médical dont il est question dans ce chapitre. Cependant, l'exemple le plus saisissant de ce refus de l'humain apparaît dans la scène se déroulant entre Gordon et Lagarde, à l'écurie de Ripcord, où le contraste entre l'homme et l'animal est marqué par le lad, en faveur des chevaux:

le lad sans doute doublement convaincu en entendant ce langage incompréhensible qu'il se trouvait en présence d'êtres sous-développés . . . se tenait là devant nous avec ses jambes arquées ses oreilles décollées de singe, immobile dans son tablier blanc, estimant sans doute (déjà chiche en paroles à la suite d'un long commerce avec les chevaux) que tout espoir toute tentative de communication avec nous n'eût pu -- en mettant les choses au mieux -- porter fruit qu'à la suite d'un laborieux dressage ²⁰⁹.

Il nous semble que l'impossibilité de communiquer entre êtres humains est implicite dans cette dernière citation. Mais, c'est Gordon qui, à cette même occasion rejette le plus explicitement sa condition d'être humain dans un long discours qu'il adresse à Lagarde: Gordon se lance dans une description méprisante de la morphologie et de la démarche de l'homme, le comparant à un "échassier"²¹⁰ et déplorant en termes tous plus péjoratifs les uns que les autres la position verticale

²⁰⁸ Ibid., p. 141.

²⁰⁹ Ibid., p. 147.

²¹⁰ Ibid., p. 150.

de l'homme et surtout le développement de son cerveau:

cette excroissance tératologique se balançant do-
delinant au bout d'un cou grêle dindonnesque se
mettant à sécréter distiller cette moisissure épi-
phénoménale la pensée 'homo sapiens', . . . le mas-
que s'amincissant s'étirant donnant des signes
d'anxiété d'angoisse soudé à cette ovoïde boîte
crânienne sans issue hallucinante pathogène 211.

Dans cette citation sont groupés plusieurs thèmes déjà étudiés:

le refus de l'humain, les symptômes de l'aliénation, les al-
lusions au sein maternel, au cercle fermé et à la maladie.

Dans ce passage, il est évident que Gordon envisage comme une
malédiction le développement de la faculté de penser chez
l'homme. Nous en concluons que, tiraillé par le dilemme auquel
il fait face dans sa vie actuelle, en la présence de son épouse
légitime et de son ancienne maîtresse, Gordon rejette la pos-
sibilité qu'a l'homme de choisir son destin et préférerait être
une bête qui ne peut pas réfléchir et par le fait même n'a pas
d'option possible.

Cette dernière considération nous amène à une troisiè-
me forme d'aliénation que nous croyons retrouver dans L'Incu-
bation, l'aliénation des personnages envers eux-mêmes. Nous
avons déjà mentionné que dans leurs conversations et leur com-
portement, ils se conduisaient comme des corps sans âmes, des
marionnettes dépourvues de toutes ressources intérieures. Ils
sont "étrangers à eux-mêmes" en ce sens qu'ils ne se reconnais-
sent aucune substance et par le fait même sont incapables de
donner une direction sensée à leur vie. Ils n'arrivent pas à

211 Ibid.

comblent le vide de leur existence d'une façon positive et enrichissante. Lagarde en fait la constatation:

il fallait bien vivre s'occuper, Weingerter avait ses documents ses recherches sémantico-philologiques ses indignations ses protestataires claquements de canne contre les vieillards-momies du parc, Ripcord avait ses chevaux ses écuries ses amers souvenirs d'une cavalerie mécanisée (et peut-être ses 'parties' ses parthouses), Maggie (non il ne fallait pas parler de Maggie de ses tasses de porcelaine de son salon Louis XV) j'avais mes fiches 212.

D'après cette description des occupations des personnages de L'Incubation, il est évident qu'aucun n'en retire une joie ou une satisfaction qui le rend content "d'être dans sa peau". Ces gens cherchent à remplir leur vie mécaniquement afin d'avoir le sentiment d'exister et de posséder un "moi". Tous les personnages de ce roman trouvent leur identité dans des projets ne coïncidant aucunement avec les besoins affectifs propres à la nature humaine. Ils ne s'épanouissent pas car il ne peut y avoir d'échanges entre la dérivation onomatopéique, les chevaux, les meubles de style, les fiches bibliothécaires et ceux qui s'adonnent à ces palliatifs. Cependant, comme le remarque Lagarde: "il faut bien de temps en temps armé d'un dérisoire illusoire gouvernail essayer comme Ripcord Weingerter Née Gordon de se donner de temps en temps l'illusion de vivre"²¹³.

²¹²Ibid., p. 97.

²¹³Ibid., p. 165.

Il est intéressant de comparer ce passage aux réflexions de Roquentin dans La Nausée de J.P. Sartre:

Est-ce que c'est ça, la liberté? . . . Je suis libre: il ne me reste plus aucune raison de vivre, toutes celles que j'ai essayées ont lâché et je ne peux plus en imaginer d'autres . . . Je suis seul dans cette rue blanche que bordent les jardins. Seul et libre. Mais cette liberté ressemble un peu à la mort . . . A présent, je vais faire comme Anny, je vais me survivre. Manger, dormir. Exister lentement, doucement, comme ces arbres, comme une flaque d'eau, comme la banquette rouge du tramway. 214

Il nous semble que, comme Roquentin, les personnages de L'Incubation se conçoivent comme des objets et par le fait même souffrent d'aliénation envers eux-mêmes puisqu'ils sont venus au monde "humains", et que maintenant cette notion leur est étrangère. Cependant, nous croyons que c'est surtout à Née que s'applique ce raisonnement de Roquentin, car l'attitude décrite dans cette citation tirée de La Nausée représente exactement le genre d'existence pour laquelle la jeune femme a d'abord opté; mais il lui est impossible de continuer dans cette voie et elle se suicide. Nous voyons dans l'aliénation de Née et des autres personnages une maladie de l'âme, une faille à l'essence de l'être, tout comme les autres thèmes que nous avons relevés dans ce chapitre, représentent des sentiments malsains nuisibles à l'équilibre psychologique de ces mêmes personnages. Les thèmes de la passion, de l'alié-

²¹⁴ Jean-Paul Sartre, La Nausée (Paris: Gallimard, 1938), p. 215.

nation et de l'absurdité de la condition humaine semblent être essentiels à l'oeuvre.

Si dans notre présentation de cette deuxième "signification" de L'Incubation, nous avons évité de commenter en détails "l'état" de Néa, c'est que d'après nous, ses agissements déterminent le déroulement de l'intrigue. En effet, nous estimons que le cheminement progressif de Néa vers l'anéantissement total constitue la matière anecdotique de ce roman et fera l'objet de la troisième "signification" que nous imputons à L'Incubation.

CHAPITRE III
L'INCUBATION PSYCHOLOGIQUE

La troisième "signification" que nous attribuons à L'Incubation vient d'une analogie tirée du sens propre et du sens figuré de ce mot et qui se définit comme étant "la période pendant laquelle un événement, une chose se préparent sourdement sans se manifester au grand jour"²¹⁵. Bien entendu, l'événement en préparation dont il s'agit dans ce roman, est le suicide de Néa. Ce geste tragique et fatal de la jeune femme déclenche le monologue intérieur du narrateur. Le resassement des souvenirs de Lagarde dans la "situation narrative" constitue la matière anecdotique de L'Incubation. Mais pour qu'il y ait "incubation", selon notre troisième définition de ce terme, il faut que le drame se noue secrètement c'est-à-dire que les signes avant-coureurs du dénouement ne soient pas aisément discernables. Or, ce qui saute aux yeux à la lecture de L'Incubation c'est que, comme l'affirme P. Smart, les personnages se sentent coupables à cause de ce qu'ils ont fait ou n'ont pas fait: l'adultère commis par Gordon et Néa et leur part de responsabilité dans la disparition de Jack; le senti-

²¹⁵
Dictionnaire Robert

ment de Weingarter d'avoir négligé sa femme autrefois à Vienne; et l'impression, après coup, qu'a le narrateur qu'il aurait peut-être pu prévenir le suicide. Nous avons donc là, tous les éléments d'une oeuvre assez banale en apparence, contenant les thèmes habituels: sexualité, jalousie, culpabilité, mort. De plus, les péripéties du drame et leurs conséquences psychologiques sur les divers personnages sont sporadiquement racontées, répétées et reprises par le narrateur dans son monologue, sauf la mort de Néa qui survient à la fin du récit comme un coup de théâtre. Le développement anecdotique de "l'histoire" ne se fait donc pas à l'insu du lecteur, seul le dénouement est inattendu. En effet, puisque Gordon est le personnage qui figure le plus souvent dans les réminiscences de Lagarde, et que le narrateur durant le "temps de l'action" semble croire que la situation se terminera par une "paroxystique confrontation"²¹⁶ c'est-à-dire un affrontement décisif entre l'ancienne maîtresse et la femme de Gordon, le lecteur ne se doute pas pendant la lecture du roman, que ce sera Néa qui mettra fin à la situation pénible qui dure depuis le commencement du récit. Avec une habilité consommée, l'auteur, jusqu'à quelques pages avant le dénouement, leurre le lecteur en laissant entendre par l'entremise du narrateur, que c'est Gordon qui, incapable de résoudre son dilemme, mettra fin à ses jours²¹⁷. Ainsi,

²¹⁶Bessette, L'Incubation, p. 159.

²¹⁷Ibid., pp. 162, 163.

dans une scène inspirée par la conduite désespérée de Gordon, depuis le départ de sa femme²¹⁸, Lagarde imagine le retour d'une Maggie, veuve, témoignant devant le juge d'instruction:

Maggie était revenue vêtue de noir ou peut-être de son tailleur gris acier . . . n'ayant rien -- absolument -- à se reprocher, ayant exprimé aux assises entre les séances par de prestes haussement de sourcils hochements de tête que Gordon évidemment (ça crevait les yeux, pourquoi toutes ces manigances pseudo-expertises, toutes ces questions interrogations) n'était pas n'avait pas été 'in his right mind' 219.

De cette façon, le lecteur est invité à croire au suicide probable de Gordon. Bien que le thème du suicide allié à divers personnages, revienne maintes fois dans L'Incubation: chez Jack (son engagement dans une unité suicidaire de combat²²⁰), chez Néa (autrefois à Londres, elle s'était tailladé le poignet²²¹), dans l'esprit du narrateur, d'après son monologue, c'est Gordon qui semble le plus souffrir des circonstances parce qu'il est toujours empêtré dans une situation délicate, sans issue: autrefois, à Londres, pendant sa liaison avec Néa à cause de l'existence du mari, et pendant le "temps de l'action", à cause de la venue de Néa à Narcotown alors que c'est lui maintenant qui est marié. Gordon est donc le personnage

²¹⁸ Ibid., p. 144.

²¹⁹ Ibid., p. 163.

²²⁰ Ibid., p. 99.

²²¹ Ibid., p. 98.

principal du roman, et ce sont ses problèmes qui, en surface, et tout le long du récit, semblent appeler une "solution finale" qui serait son propre fait. Or, une fois L'Incubation terminé, le lecteur apprend que c'est Néea qui est la victime des circonstances. La cause du cheminement progressif de Néea vers l'auto-destruction, et son évolution irrévocable vers la mort, bien que prévisibles grâce à quelques avertissements jetés çà et là par le narrateur au cours du récit, ne deviennent évidentes pour le lecteur qu'après le dénouement. Comme une incubation, les raisons du drame qui se joue au plus profond de Néea, ne sont pas étalées au grand jour par le narrateur, comme l'adultère commis par les deux amants et les conséquences qui en résultent.

Dans les chapitres précédents, en examinant les divers thèmes de ce roman, nous avons déclaré à plusieurs reprises notre intention de faire de l'analyse du comportement de Néea la matière de notre troisième chapitre. Nous tenterons maintenant de justifier notre interprétation de la troisième "signification" de L'Incubation, en étudiant les symptômes du mal qui la ronge depuis sa jeunesse, et aboutit à son suicide. Nous croyons que c'était là l'intention de l'auteur en écrivant ce roman, car à certains moments, comme nous l'avons souligné plus haut, celui-ci laisse entendre que c'est Néea qui est le personnage-clé du roman. Par exemple, Gordon confie à Lagarde durant l'une de leurs premières conversations: "tout

dépendait de Néa"²²²; Weingarter inquiet à propos de Néa "exposait broyait ses noirs inquiétudes pressentiments"²²³. Cependant, à première vue, comme nous l'avons déjà mentionné, l'on pourrait croire que ce qui amène Néa à se donner la mort à la fin du récit, est le sentiment de la culpabilité qui la hante depuis sa liaison adultère avec Gordon pendant la guerre: Néa se blâmerait d'avoir ainsi poussé Jack à faire partie des 'Battling Bastards', et après tant d'années se sentirait encore responsable de sa mort. Or, nous sommes d'avis que la cause du suicide de Néa remonte à beaucoup plus loin dans le passé que l'époque de la guerre, et dans ce troisième chapitre, nous tenterons de démontrer qu'au moment de sa liaison avec Gordon, Néa était déjà vouée à l'auto-destruction. Le drame qui éclate au moment de la découverte du cadavre de la jeune femme, selon nous, "couvait" en elle depuis fort longtemps, et tous ses actes sont motivés par une attitude envers la vie, acquise depuis son enfance. Cette attitude par laquelle Néa accomplit son destin sans s'en rendre compte trouve son origine dans sa jeunesse.

D'abord, Néa, petite fille, a perdu sa mère²²³. Eric Fromm explique en quoi ceci peut-être désastreux pour l'enfant ainsi éprouvé:

²²² Ibid., p. 45.

²²³ Ibid., p. 168.

Mother's love is bliss, is peace, it need not be acquired, it need not be deserved . . . it also cannot be acquired, produced, controlled. If it is there, it is like a blessing; if it is not there, it is as if all beauty had gone out of life -- and there is nothing I can do to create it. 224

D'après Fromm, l'amour maternel est également ce qui confère à l'individu son sens d'identité, le sentiment d'être quelqu'un, donc "d'exister":

I am loved because I am mother's child. . . I am loved because mother needs me. To put it in a more general formula: I am loved for what I am, or perhaps more accurately, I am loved because I am. 225

A plusieurs reprises dans L'Incubation, l'auteur, par l'entremise du narrateur, indique le "manque d'être" de Néa. Ainsi, quand Lagarde accompagne Gordon très ivre, à la gare de Montréal où Néa doit descendre après son arrivée d'Angleterre, le narrateur avoue: "j'étais de plus en plus convaincu que Néa ou Antinéa (ainsi l'avait-il nommée) non seulement ne serait pas là mais même n'existait pas n'avait jamais existé"²²⁶. Dans cette optique, le nom que l'auteur a choisi pour son émue héroïne, nous semble très révélateur: "Néa" signifierait "néant", et "Antinéa" suggère un personnage de la mythologie grecque. Voici ce qu'écrit Glen Shortliffe à ce sujet: "Not only does the heroine's name of Antinéa symbolize the

²²⁴Fromm, The Art of Loving, p. 33.

²²⁵Ibid.

²²⁶Bessette, L'Incubation, p. 37.

struggle against oblivion (anti-néant), but the Homeric overtones are clearly discernible"²²⁷.

Nous avons retrouvé ce nom d'"Antinéa" dans Notre-Dame-des-Fleurs²²⁸ de Jean Genet. C'est, dans ce roman, le nom d'un pédéraste jouant le rôle de la femme dans le couple homosexuel; or un pédéraste en travesti, même s'il affecte les manières féminins, demeure toujours physiquement un homme: ce n'est jamais "une vraie femme", et psychologiquement, il ne possède pas d'identité propre car, il rejette celle que, biologiquement, lui a conférée la nature parce qu'elle ne coïncide pas avec sa réalité affective. En citant cet exemple, nous n'avancions pas l'argument que Néa soit une lesbienne, mais nous voyons une analogie avec le personnage de Genet, dans le fait que Néa ne possède pas l'identité qui assure et rassure l'être humain dans son "moi".

N'ayant pas de mère pour s'occuper d'elle, Néa est placée dans un 'boarding school' et se sent négligée par son père: "les rares fois que son père après la mort de sa mère les rares fois qu'il venait la voir"²²⁹. Ce sentiment d'être rejetée par son père, se concrétise pour Néa et prend une ampleur tragique quand il lui annonce, au cours d'une promenade, qu'il va se remarier. Nous croyons que le remariage de son père

²²⁷ Shortliffe, "Evolution of a Novelist", p. 59.

²²⁸ Jean Genet, Oeuvres complètes (Paris: Gallimard, 1951), p. 100.

²²⁹ Bessette, L'Incubation, p. 168.

représente pour l'enfant l'abandon complet et la perte de l'amour paternel :

elle s'était dit (avait rêvassé) : Si je disparaissais si nous disparaissions ensemble dans le brouillard comme la tête des grands arbres qu'on ne voit plus absorbés par le brouillard, tout d'un coup nous ne serions plus là nous serions disparus tout doucement tout tranquillement, personne ne s'en serait aperçu, fondus avalés ensemble par le brouillard (même alors toute petite qu'elle fût, elle n'avait pas peur)²³⁰.

Nous interprétons ce passage comme un désir d'anéantissement de la part de Néa. A l'annonce du remariage de son père, l'enfant avait souhaité le retenir auprès d'elle en l'entraînant avec elle dans la mort. Soulignons ici que Néa a toujours envisagé de s'enlever la vie par une méthode douce et lente analogue à la disparition dans le brouillard : s'ouvrir les veines ou avaler des somnifères. En effet au cours de ce même passage où elle lui parle de son père, Néa confie à Lagarde : "De mourir non pas elle n'avait pas peur de, c'était plutôt la façon de crever, le col l'étranglement de l'entonnoir, elle ne voulait pas que ça se fasse par un autre"²³¹.

Privée de l'amour de son père et de sa mère, Néa avait alors commencé une existence flottante, voguant à la dérive, se développant physiquement, mais n'atteignant jamais la maturité affective que procure la sécurité émotive : "elle naviguait dans les eaux essayait de louvoyer entre les écueils les ice-

²³⁰ Ibid., pp. 168-169.

²³¹ Ibid., p. 167.

bergs de ce qu'on appelle l'âge mûr (mais jamais mûri jamais mûri), Néa nageant comme nous tous entre deux eaux"²³². Se sentant seule sur terre, car "son père, elle ne le voyait à peu près jamais"²³³, dépourvue de l'affection nécessaire à l'épanouissement de tout individu, la rancœur et l'angoisse s'étaient installées en Néa. Fromm explique ainsi ce processus:

The experience of separateness arouses anxiety; it is, indeed, the source of all anxiety. Being separate means being cut off, without any capacity to use my human powers. Hence to be separate means to be helpless, unable to grasp the world -- things -- and people -- actively; it means that the world can invade me without my ability to react. Thus separateness is the source of intense anxiety. Beyond that, it arouses shame and the feeling of guilt. ²³⁴

Ainsi, avant même de commettre l'adultère avec Gordon et de trahir son mari, Néa se sentait déjà coupable et honteuse. Nous basant sur cette assertion de Fromm, nous essaierons de prouver, en examinant le comportement de Néa envers tous ceux qui se trouvent mêlés à sa vie, qu'elle portait déjà en elle le secret de son existence malheureuse et manquée.

D'abord, dans ses rapports avec son père, Néa croit qu'il l'abandonne parce qu'elle n'a pas su lui plaire ou qu'elle a fait quelque chose de mal. Fromm prévoit les conséquences de cette situation:

²³²Ibid., p. 169.

²³³Ibid., p. 32.

²³⁴Fromm, The Art of Loving, p. 7.

Fatherly love is conditional love. Its principle is "I love you because you fulfill my expectations because you do your duty, because you are like me. In conditional fatherly love we find, as with unconditional motherly love, a negative and a positive aspect. The negative aspect is the very fact that fatherly love has to be deserved, that it can be lost if one does not do what is expected. In the nature of fatherly love lies the fact that obedience becomes the main virtue, that disobedience is the main sin -- and its punishment the withdrawal of fatherly love. 235

Néa se sent dévalorisée par le peu de cas que son père fait d'elle. Elle en vient à se mépriser et à se sentir inférieure. D'avoir à travailler comme "pionne-réceptionniste" dans un "boarding-school" huppé fashionable²³⁶ la blesse dans son orgueil. Elle se croit méprisée par les élèves du pensionnat qu'elle traite de "pimbêches"²³⁷. Nous y voyons un symptôme de la honte auquel Fromm fait allusion à propos de la "séparation".

Certains critiques ont voulu voir dans L'Incubation un "beau roman d'amour". Ainsi, G. Shortliffe déclare:

It is significant that in L'Incubation, for the first time in all of Bessette's works, the reader finally feels himself to be in the presence of human love -- love in the classical tradition: fated, irresistible, tragic. . . . So this novel portrays a love that is rich and genuine and accursed and tragic, despite the typical emotional insufficiency of the narrator. 238

²³⁵Ibid., p. 36.

²³⁶Bessette, L'Incubation, p. 33.

²³⁷Ibid.

²³⁸Shortliffe, "The Evolution of a Novelist", pp. 54,

Monique Bosco partage cet avis: "L'Incubation est un vrai et beau roman d'amour et de mort, une véritable histoire de guerre et de passion"²³⁹. Nous ne sommes pas d'accord avec les critiques. D'abord voici comment Gordon résume sa liaison avec Néa et contredit ainsi les affirmations des critiques:

C'est idiot vois-tu bien, 'it's maddening' démentiel, depuis dix ans, 'a casualty' une disparition, après dix ans, drôles d'animaux nous sommes de drôles d'animaux, un membre s'introduit pénètre -- 'by chance', pour ainsi dire, par hasard -- dans une cavité et nous sommes parfois 'done for' comment dit-on oui foutus, Néa est-ce que je la connais est-ce que je l'ai jamais connue, foutus gagas obsédés ²⁴⁰.

Dans ce passage, nous relevons plusieurs des thèmes déjà étudiés et n'y trouvons aucune trace d'affection ou de tendresse: les mots " 'a casualty' une disparition" font allusion à la culpabilité causée par la mort de Jack; "drôles d'animaux" représente l'aliénation dans le refus de l'humain; cette expression "drôles d'animaux" immédiatement suivie de la phrase "un membre s'introduit pénètre -- 'by chance', pour ainsi dire, par hasard -- dans une cavité" décrit l'accouplement sexuel à la manière des bêtes; et, finalement, la réflexion "Néa est-ce que je la connais est-ce que je l'ai jamais connue" implique l'aliénation, le manque de communication et renforce l'idée de sexualité dépourvue d'amour. Nous admettons que la situation décrite dans L'Incubation est tragique, mais nous

²³⁹ Monique Bosco, "L'Incubation", Le Magazine Maclean (juillet 1965), p. 46.

²⁴⁰ Bessette, L'Incubation, pp. 87-88.

estimons qu'elle est tragique à cause du manque d'amour et de communication entre les personnages.

Dans cette optique, et nous basant toujours sur Fromm, nous croyons que Néa, ne s'aimant pas elle-même parce qu'elle se sent indigne, est incapable d'aimer qui que ce soit: "elle se détestait détestait Gordon . . . elle détestait Jack"²⁴¹.

En retraçant les événements du récit selon leur ordre chronologique, nous constatons que Jack est la première personne avec qui Néa ait eu des rapports intimes. Dans ses entretiens avec Lagarde où elle lui raconte sa vie à Londres, Néa insinue qu'elle avait épousé Jack pour des raisons de sécurité matérielle uniquement. Pendant leur promenade dans les rues de Londres, les deux époux s'étaient invectivés et accusés mutuellement:

Jack cet étranger à la voix sifflante haletante lui décochait des injures, elle l'avait épousé oui elle l'avait épousé non elle n'avait pas d'argent, oui son père était ruiné oui elle était pionne dans un 'boarding school' non elle ne l'aimait pas non elle ne l'avait jamais aimé il avait cru l'acheter, oui elle était libre elle ne lui devait rien 242.

Dans cette citation, soulignons la phrase "il avait cru l'acheter" révélatrice du concept de la femme-objet que nous avons déjà mentionné dans le premier chapitre. Ce même passage semblerait indiquer qu'aucun lien d'affection ou simplement d'amitié n'unit Néa à son mari. En examinant de plus près les

²⁴¹Ibid., p. 83.

²⁴²Ibid., p. 95.

rapports des deux époux, nous nous rendons compte que Néa manifeste le plus profond désarroi dans son comportement envers Jack exprimant des sentiments et posant des gestes tous plus contradictoires les uns que les autres. Victime d'une anxiété dont elle ne connaît pas la cause, Néa semble vivre dans un état d'égaré permanent qui exclut tout esprit de suite, toute harmonie et toute stabilité dans sa conduite. C'est d'ailleurs l'impression qu'en retire Lagarde d'après les propos de Gordon sur la jeune femme, dans le bar où celui-ci commence à lui parler de Néa pour la première fois:

Gordon au fond uniquement préoccupé de Néa d'Anti-néa (dont je n'avais guère saisi le nom à supposer qu'il l'eût déjà prononcé à l'existence ou plutôt à la personnalité composite télescopée de laquelle je ne croyais guère) 243.

Néa avait rencontré Jack alors qu'elle était dans un "boarding school" et elle l'avait épousé étant encore très jeune mais "elle ne l'aimait pas (Jack) elle ne l'avait jamais sans doute jamais aimé, peut-être durant les premiers mois de son mariage -- et encore" 244. Ensuite, il y avait eu la guerre et Jack s'était enrôlé. Il avait d'abord servi comme mécanicien puis il était devenu artilleur et, rendu au front, il avait été blessé à la tête. Néa en avait reçu la nouvelle par télégramme et "ça lui avait donné un drôle de coup (la blessure de Jack) . . . pourtant elle ne l'aimait pas l'avait-elle ja-

²⁴³ Ibid., p. 90.

²⁴⁴ Ibid., p. 32.

mais aimé"²⁴⁵. Dans ce passage, nous constatons l'ambivalence et l'incertitude qui règnent dans l'âme de Née à propos de son mari. Le fait que Jack soit blessé lui donne un choc mais en même temps, elle souhaite qu'il soit "englouti détruit annihilé"²⁴⁶, comme la feuille de télégramme qu'elle roule en boule et enfouit dans son sac²⁴⁷. Son mari lui écrit, mais elle lit à peine ses lettres qui l'exaspèrent par leur ton moral et vertueux. Elle ne répond à ses "épîtres sermons patriotico-moralisateurs"²⁴⁸ que par quelques mots. Quand Jack était revenu du front à cause de sa blessure, c'est Gordon qui avait dû aller lui rendre visite à l'hôpital, car Née "voulait le voir le moins possible --Jack --s'entend"²⁴⁹. Puis, Née s'était crue enceinte, chose quasiment impossible puisque Jack était presque un invalide à l'hôpital et qu'elle n'allait jamais l'y voir, et qu'avec Gordon "(ils prenaient pourtant leurs précautions)"²⁵⁰. Nous croyons qu'à cause de sa condition d'orpheline, qui l'avait privée d'identité et d'amour, ainsi

²⁴⁵ Ibid., p. 33.

²⁴⁶ Ibid., p. 34.

²⁴⁷ Ibid., p. 33.

²⁴⁸ Ibid., p. 35.

²⁴⁹ Ibid., p. 39.

²⁵⁰ Ibid., p. 67.

que nous l'avons déjà souligné, Néa désirait inconsciemment avoir un enfant qui lui aurait donné une "raison d'être" et quelqu'un à chérir qui fût "bien à elle". C'est ce qui expliquerait selon nous son étonnant désespoir à l'arrivée de ses règles: "Néa sanglotait, sanglotait"²⁵¹. Par contre, consciente de la jalousie de Gordon, Néa a peur qu'il fasse du mal à Jack dont elle croit qu'il ne se remettra pas de sa blessure: "Jack allait mourir il le disait elle le savait elle le souhaitait, elle en voulait à Gordon à Jack elle s'en voulait"²⁵². En face de ces sentiments contradictoires que manifeste la jeune femme, des ses fluctuations constantes, le lecteur se rend bien compte que Néa n'arrive pas à "se retrouver", qu'elle est empêtrée dans une situation dont elle n'arrive pas à démêler les causes profondes. Le comportement illogique de Néa coïncide parfaitement avec les sentiments d'impuissance, d'impossibilité de "saisir" l'univers, "d'atteindre les choses et les gens" auxquels Fromm fait allusion en parlant de ceux qui sont frappés du mal de la "séparation" que nous avons cité plus haut. Finalement, quand Jack disparaît après s'être fait muter dans les 'Battling Bastards', la jeune femme devient complètement désemparée. A plusieurs reprises déjà, nous avons mentionné que Néa et Gordon se sentent responsables de la mort de Jack. Le narrateur ainsi que Gordon semblent convaincus que c'est la culpabilité qui hante la

²⁵¹Ibid., p. 69.

²⁵²Ibid., p. 95.

jeune femme, et suscite chez elle une conduite si bizarre. Néa elle-même semble y croire: puisqu'elle refuse absolument de revoir Gordon après l'annonce de la disparition de Jack, c'est donc que dans son esprit, elle associe cette disparition à leur liaison adultère. La véritable cause du désarroi de Néa demeure donc cachée pendant que Lagarde raconte les événements du temps de la guerre. Or, le narrateur insiste tellement²⁵³ sur le désir de Jack de se distinguer pour sa patrie (le sobriquet d' 'Union Jack' en révèle long à ce sujet), que nous croyons que c'était l'intention de l'auteur de démontrer que, si Jack n'est pas revenu du front, c'est parce que lui-même y avait été poussé par un complexe de patriotisme et d'héroïsme excessif, beaucoup plus que par la douleur que lui aurait causé la liaison de sa femme avec Gordon. Ceci confirmerait que la cause profonde de l'immense confusion de Néa est autre que la culpabilité d'une femme adultère, puisque de toute façon comme nous l'avons vu, elle n'aimait pas Jack et tenait très peu à Gordon.

Pourquoi donc, Néa est-elle si bouleversée à la mort de son mari au point d'en perdre contact avec la réalité? Nous basant sur l'opinion de Fromm que l'amour paternel est un amour "mérité" et que sa perte ou le sentiment de sa perte représente pour l'enfant délaissé la "punition" d'une faute quelconque qu'il aurait commise, nous croyons que pour Néa la disparition de Jack signifie un nouvel abandon, une répéti-

²⁵³Ibid., pp. 32, 34, 35, 37, 39, 66, 67.

tion de la blessure irréparable que lui fit son père en se remariant. Comme nous venons de le souligner, Néa souffre depuis son enfance d'avoir cru être rejetée pour n'avoir pas su conserver l'amour de son père; la mort de son mari envenime son mal et ne fait qu'aggraver la situation. En effet, Néa sait que l'adultère est une faute et la disparition de Jack, comme autrefois le remariage de son père, confirme dans l'esprit de la jeune femme l'impression qu'elle est "indigne", même si elle n'aime pas Jack ou peut-être parce qu'elle ne l'aime pas, ce qui ajouterait à son sentiment de culpabilité. Nous savons d'après la définition dans notre premier chapitre, du narcissisme, telle que donnée par Freud et reprise par Fromm, que toute personne névrosée envisage la vie uniquement selon ses propres besoins; nous en concluons donc, que ce qui inconsciemment "commotionne" Néa, c'est que l'homme qui, légitimement faisait partie de sa vie par le mariage, l'a volontairement quittée pour l'amour de sa patrie, comme autrefois son père l'a abandonnée pour l'amour d'une autre femme. Or, toujours selon Fromm, Néa ne possédant pas l'assurance et la stabilité affective que confère l'amour maternel, sera incapable de surmonter cette dernière épreuve et c'est à ce moment-là qu'elle tente de se suicider pour la première fois²⁵⁴.

Si nous examinons maintenant l'attitude de la jeune femme envers Gordon, nous nous rendons compte qu'elle réflète

²⁵⁴ Ibid., p. 98.

la même ambivalence. Cependant, pour le lecteur non averti, son comportement est encore plus inexplicable et devient de plus en plus étrange à mesure que se développent leurs relations. Nous avons déjà souligné le fait que Née ne se sentant pas "aimable" parce que ne se croyant pas "aimée", est incapable d'aimer qui que ce soit. Nous avons mentionné le fait qu'elle détestait Gordon, et nous avons relevé dans le deuxième chapitre, que si elle faisait l'amour avec lui, c'est parce que sous les bombes, l'acte sexuel lui donnait l'impression de "vivre" intensément: sa participation au plaisir charnel lui procurant des sensations physiques bien concrètes, Née aurait eu l'impression de "se retrouver" et d'acquérir ainsi l'identité dont l'avait privé l'absence d'amour maternel. Cette identité fragile et éphémère parce que basée sur des sensations instantanées et non sur des sentiments profonds, disparaît facilement, et avec elle la sérénité. Affolée par la disparition de Jack, Née s'en prend à Gordon qui finit par quitter l'Angleterre:

elle lui faisait presque peur, ses crises de larmes frénésies accusations reproches à chaque nouvelle entrevue le bouleversaient lui donnaient la chair de poule, si bien qu'il en était venu à se demander à quoi ça rimait pour lui de rester là dans son officine à Londres 255.

Née avait donc pratiquement chassé Gordon de sa vie. Ce geste l'avait laissée plus seule que jamais. Pourtant Gordon était

255 Ibid., p. 45.

prêt à rester auprès d'elle²⁵⁶. Après le départ de Gordon, "ça n'avait plus été qu'une demi-vie larvaire qu'une demi-vie"²⁵⁷. C'est à ce moment-là que Néa elle-même, s'était rendu compte du vide dans son existence, mais comme le Roquentin de Sartre dont il a été question à propos de l'aliénation dans le deuxième chapitre, Néa essaie d'abord de se "survivre" tout simplement:

après le départ de Gordon (dont elle s'était à peine rendu compte ou même pas du tout), flottant dans une espèce de vide de néant comme à l'intérieur d'une cloche de verre, même pas . . . comment remplir ce vide affreux vertigineux . . . ce vide psychologique s'était ensuite peu à peu non pas peuplé ou meublé (c'eût été trop dire) mais teinté tacheté (de quoi elle l'ignorait) des projections ou perceptions vagues déchiquetées fragmentaires, elle avait recommencé si l'on peut dire à vivre insensiblement dans la réalité dans ce qu'on appelle la réalité mais ce n'était -- fatalement -- plus la même qu'auparavant non seulement parce que la guerre les bombardements étaient finis . . . non il n'y avait pas que cela, que ces changements qui appartenaient à la réalité réelle, non plus que la disparition de Jack le départ de Gordon . . . il y avait eu aussi comment dire englobant baignant teintant tout cela cette fadeur cette impondérabilité ce flottement . . . elle avait si l'on peut dire recommencé à vivre mais qu'est-ce que ça veut dire: à vivre, qu'est-ce qui la rattachait l'ombilicalisait au passé lointain moins lointain récent, au passé 258.

Si nous avons cité si longuement ces réflexions de Néa sur ce qu'elle ressent, c'est que les pensées de la jeune femme résument parfaitement le "manque d'existence" que nous lui attribuons.

²⁵⁶Ibid., pp. 43, 44, 45, 53.

²⁵⁷Ibid., p. 53.

²⁵⁸Ibid., pp. 50-51.

Dans cette optique, il est compréhensible que Néa tente désespérément de "s'accrocher" à quelque chose et elle vient relancer Gordon au Canada. Quand Lagarde rencontre Néa pour la première fois, elle resplendit de santé²⁵⁹ car elle entretient l'espoir de refaire sa vie. Mais après quelques jours passés avec Gordon à Montréal, elle se rend compte que là n'est pas le secret de la guérison de son mal. Elle retombe dans l'apathie et l'indécision. Lagarde croit que l'attitude de Néa est due à l'existence de Maggie dans la vie de Gordon²⁶⁰. Or, nous sommes d'avis qu'il est inconcevable que Néa ne comprenne pas qu'après dix ans, Gordon se soit marié, et qu'elle puisse le lui reprocher. Néa se rend fort bien compte de la situation:

elle ne pouvait plus parler à Gordon comme autrefois, l'avait-elle jamais pu d'ailleurs, il avait ses souvenirs elle avait les siens . . . ce n'était plus comment dire la même longueur d'onde, à qui la faute, avec lui au moins elle avait cru elle s'était imaginé, mais après dix ans ou presque était-ce raisonnable de s'attendre, pouvait-on espérer que 261.

Nous croyons plutôt qu'étant profondément malheureuse et ne voyant pas de solution à son problème, Néa est poussée à faire souffrir les autres. Quand, finalement, elle se décide à se rendre à Narcotown, c'est avec ces paroles:

²⁵⁹Ibid., p. 49.

²⁶⁰Ibid., p. 42.

²⁶¹Ibid., p. 78.

Partons partons vite, qu'est-ce que nous attendons, voilà des semaines des mois (j'ai l'impression) que je moisis que je croupis dans cette chambre, partons, tant pis pour lui Gordon Blackwell il faut bien qu'il y goûte aussi, c'est lui le responsable 262.

D'après ce passage, nous constatons que Néa ignore toujours la véritable raison de son anxiété permanente, mais maintenant qu'elle comprend que Gordon ne tient plus tellement à elle, elle voudrait lui faire partager son inquiétude. En effet, Gordon confie à Lagarde qu'autrefois, il avait sans doute aimé Néa²⁶³, alors, maintenant, il ne pouvait la laisser tomber, c'était une question de "chevaleresque point d'honneur d'obligation morale"²⁶⁴. Quand Néa et Gordon se retrouvent à Montréal, celui-ci lui adresse à peine la parole²⁶⁵, après les avoir traînés en état d'ivresse, elle et Lagarde, dans les clubs de Montréal²⁶⁶. C'est à partir de ce moment que l'aliénation de Néa s'exteriorise à nouveau. Elle devient de plus en plus léthargique et confuse. Elle ne sait plus ce qu'elle veut²⁶⁷. A Narcotown, Néa fuit Gordon²⁶⁸ et ne parle plus guère à personne. Elle se traîne

²⁶²Ibid., p. 84.

²⁶³Ibid., p. 48.

²⁶⁴Ibid., p. 49.

²⁶⁵Ibid., p. 96.

²⁶⁶Ibid., p. 49.

²⁶⁷Ibid., pp. 92, 94, 103.

²⁶⁸Ibid., p. 122.

comme un corps sans âme, une coquille vide. Dans ses réminiscences, le narrateur résume bien l'existence de la jeune femme dont le comportement devient de plus en plus inquiétant:

mais peut-être n'espérait-elle rien du tout peut-être se disait-elle -- si toutefois il lui restait la force de formuler ou même d'avoir des pensées -- que ça ne valait pas la peine de se déplacer encore une fois de refaire ses bagages vider ses tiroirs, que tout lui était égal, que tout était égal depuis qu'elle avait appris -- comment? par qui? mais ça devait fatalement arriver -- l'existence de Maggie des enfants 269.

Soulignons combien, d'après cette citation, le narrateur se trompe en attribuant la mélancolie de Néa à l'existence de Maggie; car quand Maggie quitte Gordon avec les enfants²⁷⁰, Néa demeure inflexible et refuse toujours de le voir²⁷¹. Si le malheur de Néa avait été causé par son désir insatisfait de partager sa vie avec Gordon, elle aurait exulté au départ de sa rivale et aurait repris goût à l'existence. Au contraire, son comportement devient de plus en plus morbide et incompréhensible pour ceux qui l'entourent. Elle refuse même de parler à Weingarter et s'enferme dans sa chambre²⁷².

Nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises, que Weingarter est le seul personnage qui s'inquiète vraiment de la santé de Néa. Le vieillard semble également être le seul

²⁶⁹ Ibid., p. 123.

²⁷⁰ Ibid., p. 153.

²⁷¹ Ibid., pp. 128, 137.

²⁷² Ibid., p. 166.

qui se doute que l'aliénation de la jeune femme n'est pas nécessairement due à ce sentiment de culpabilité causé par l'adultère auquel elle-même et tous les autres attachent tant d'importance. Ainsi, au cours de ses confidences à Lagarde, Weingarter remarque:

parlant [Néa] quelquefois de Jack (de la disparition duquel elle se sentait en quelque sorte responsable) mais il n'y avait pas moyen de comprendre pourquoi, Weingarter l'interrogeait la pressait de questions (dans l'espoir 'nicht wahr' de la soulager de dénouer 'ach' comment dire ce noeud de vipères qui couvait fermentait au fond d'elle-même mais il n'y avait pas moyen)²⁷³.

Soulignons en passant, nous basant sur cette citation, que le sentiment de culpabilité de Néa, supposément causé par la disparition de Jack, est étalé au grand jour dans L'Incubation; tout le monde en parle, ce n'est donc pas ce qui "fermente" secrètement en elle, comme le soupçonne Weingarter dont la sollicitude le rend plus perspicace que les autres. Nous croyons que l'épisode de la liaison de Gordon et de Néa à Londres, est un artifice de la part de l'auteur pour masquer au lecteur le désir d'anéantissement qui "couve" au plus profond de son héroïne depuis la perte de ses parents. A propos de Weingarter, nous croyons que c'était également l'intention de l'auteur de faire du vieillard le symbole de l'image du père dans la vie de la jeune femme: "peut-être aussi s'était-elle aussi attaché à Weingarter sentait-elle devinait-elle la nature des indéfinissables liens affinités qui en un sens si

²⁷³Ibid., pp. 63-64.

si profondément l'unissaient à l'octogénaire²⁷⁴. Or, paradoxalement, c'est Weingerter qui, parce qu'il tente de faire quelque chose de positif et de salutaire pour Néa, contribue à son suicide en lui offrant nuit après nuit des somnifères²⁷⁵ qu'elle accumule pour les avaler d'un seul coup²⁷⁶ et, ainsi, s'enlever la vie. Nous croyons qu'au moyen de ce paradoxe, l'auteur a voulu indiquer que l'image du père dans ce roman, serait jusqu'au bout néfaste à sa fille en étant d'abord, la cause de sa volonté d'auto-destruction, puis ensuite, l'instrument de son suicide. Toutefois, cet aspect de L'Incubation n'est nullement apparent au lecteur tout le long du récit que constitue le monologue du narrateur.

Il semblerait que l'auteur ait voulu faire de cette histoire, un roman à suspense, et que le suicide de Néa devait être une surprise, un véritable coup de théâtre, car, jusqu'aux toutes dernières pages l'auteur distrait et dérouté le lecteur en présentant, par l'entremise du narrateur, plusieurs dénouements possibles au drame qui se joue. D'abord, Lagarde s'imagina que Gordon essayera, par jalousie, de tuer Weingerter²⁷⁷,

²⁷⁴Ibid., pp. 123-124.

²⁷⁵Ibid., pp. 113, 139.

²⁷⁶Ibid., p. 176.

²⁷⁷Ibid., p. 161.

comme Néa, autrefois à Londres, avait cru que son amant attaquerait son mari. Ensuite, Lagarde suggère en dépeignant Maggie revenue habillée en veuve, "vêtue de noir", que c'est Gordon lui-même qui s'est enlevé la vie²⁷⁸, complètement déséquilibré par la situation sans issue où il se trouvait²⁷⁹. Puis, l'auteur donne un bref avertissement du drame qui va se produire: Weingarter intervient auprès de Néa pour lui faire prendre des somnifères²⁸⁰. Ensuite, Lagarde revient à Maggie: il imagine qu'il ira intercéder auprès d'elle à Toronto, pour la réconcilier avec son mari²⁸¹. Puis, c'est de Gordon qu'il est de nouveau question: il ne s'est pas suicidé, il guette quelqu'un "en faction derrière le grand érable d'artreux Gordon blotti sous la fenêtre"²⁸². Très habilement, l'auteur insinue ainsi, que c'est Néa que Gordon fera disparaître pour mettre fin à son atroce dilemme. Cette impression est confirmée dans l'esprit du lecteur par le fait que, sur cette même page, la jeune femme confie au narrateur, qu'elle "a peur"²⁸³ non de mourir, mais "que ça se fasse par un autre dans la pénombre dans la nuit à l'extérieur par une silhouette haineuse

²⁷⁸Ibid., p. 162.

²⁷⁹Ibid., p. 137.

²⁸⁰Ibid., p. 163.

²⁸¹Ibid., pp. 163-164-165.

²⁸²Ibid., p. 165.

²⁸³Ibid.

crispée surgie de l'ombre en traversant le parc bondissant soudain de derrière un tronc d'arbre comme une bête fauve²⁸⁴.

C'est à ce moment-là, dans le roman, que l'auteur choisit, par l'entremise du narrateur, de révéler ce qui, selon nous, est la clé du drame: Néma parle à Lagarde de sa vie, avant d'avoir rencontré Jack et Gordon alors qu'elle était orpheline de mère et délaissée par son père; mais ce passage n'éclaire pas le lecteur sur le dénouement qui approche. Au contraire, l'auteur détourne une dernière fois notre attention avant la catastrophe, en décrivant, par le truchement de l'imagination de Lagarde, une situation idéale où tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes: Maggie revient de Toronto, indulgente envers son mari, compatissante envers Néma; Weingerter et Gordon se réconcilient²⁸⁵; l'auteur suggère ainsi que tout finira par s'arranger. Cet artifice a pour effet de rendre plus saisissante et plus théâtrale l'action finale. En effet, nous constatons que pendant les quatorze dernières pages du récit, avant la découverte du cadavre de Néma, l'auteur a égaré le lecteur en lui présentant toutes les façons possibles de terminer le cauchemar que vivent les personnages. Il nous semble très révélateur que l'auteur ait choisi de parler des rapports de Néma avec son père juste avant son suicide. Le rapprochement de ces deux épisodes, résume pour nous toute

²⁸⁴ Ibid., pp. 167-168.

²⁸⁵ Ibid., p. 170.

la troisième "signification" que nous attribuons à L'Incubation : jusqu'à la fin du récit, personne ne soupçonne que le suicide de Néa "couvait" en elle depuis son enfance car, petite fille, elle se sentait déjà coupable et dépourvue d'identité propre; incapable de s'aimer, elle n'aime personne; de plus en plus aliénée, elle se détruit totalement de sa propre main. Cet aspect de L'Incubation est masqué par le thème de la culpabilité adultère qui revient constamment et dissimule les véritables raisons du drame. Ce suicide qui se prépare sourdement et de longue date, mais qui n'est décrit qu'à la fin du roman, empêche L'Incubation d'être un "vrai" "nouveau roman", comme le souligne R. Robidoux:

Pour que l'enregistrement du courant vital qu'est le monologue intérieur fût parfait, il aurait donc fallu qu'au départ et tout au long du récit le lecteur connût le fait du suicide d'Antinéa, événement obsédant que Lagarde s'emploie tant qu'il peut à refouler de sa conscience: il y a là, en soi, un jeu de cache-cache qui eût offert au romancier un redoutable défi au plan formel. 286

Il y a donc double "incubation" au sein de ce roman, dans le sens que nous avons imputé à la troisième "signification" de ce terme: tout d'abord, dans le personnage de Néa qui porte en elle-même, dès sa jeunesse, sa fin tragique et l'ignore; et ensuite, dans la structure du récit où le dénouement est connu par le narrateur tout le temps de son monologue mais n'est révélé qu'à la fin du livre. Nous avons ainsi

²⁸⁶Robidoux, "Le cycle créateur de G. Bessette", p. 22.

démontré qu'il s'agit d'une tragédie dont on a pu suivre les étapes jusqu'à sa conclusion dramatique.

CONCLUSION

Dans notre introduction nous avons souligné le fait que, pour révolutionner la littérature, Robbe-Grillet voudrait débarrasser le roman de son univers de "significations" et le libérer de tout système de référence, qu'il soit sentimental, sociologique, freudien ou métaphysique. Au cours des trois chapîtres précédents, nous croyons avoir réussi à démontrer que L'Incubation comporte plusieurs "significations". Nous avons également relevé son "appartenance" freudienne et psychanalytique ainsi que son aspect psychologique: le monologue intérieur du narrateur est la description d'un état d'âme provoqué par les circonstances mais coloré par la subjectivité névrotique de celui qui raconte. Lagarde lui-même admet l'existence de ce phénomène: "je me disais 'Pathetic fallacy' le paysage est un état d'âme, le monde est ma représentation"²⁸⁷. Or, Robbe-Grillet condamne cette "appropriation" de l'univers par l'homme:

Décrire les choses en effet, c'est délibérément se placer à l'extérieur en face de celles-ci. Il ne s'agit plus de se les approprier ni de rien reporter sur elles. Posées, au départ, comme n'étant pas l'homme, elles restent constamment hors d'atteinte et ne sont à la fin, ni comprises dans une

²⁸⁷ Ibid., p. 162.

alliance naturelle, ni récupérées par une souffrance. 288

Le mot "souffrance" à la fin de cette citation, évoque les passions que nous avons examinées dans notre deuxième chapitre, engendrées par les sentiments de haine, de jalousie et de culpabilité qu'éprouvent les divers personnages. Or, Robbe-Grillet rejette toute manifestation "sentimentale" comme appartenant à l'ancien ordre des choses. La souffrance et le malheur qui sont souvent les conséquences d'une vie émotionnelle, n'auraient donc pas leur place dans le "nouveau roman". Voici comment Olga Bernal explique cette attitude de Robbe-Grillet:

Libérer l'homme "des vieux mythes de la profondeur" est un des projets les plus tenaces de Robbe-Grillet. La destruction de ces mythes serait une thérapeutique destinée à corriger, à guérir l'homme de ces images de tragédie et de malheur. "L'homme est un animal malade", le laisser persévérer dans ces croyances, c'est l'enfermer dans sa conscience malheureuse. La tragédie, la conscience malheureuse sont des notions sans lesquelles toute une littérature est inconcevable. Le tragique, le malheur, les concepts du drame deviennent ici des idées de culture, des sentiments reçus. 289

Dans cette optique, la seule présence du thème de la culpabilité si important dans L'Incubation, en plus de celle du sentiment de compassion que P. Smart a voulu voir chez Lagarde²⁹⁰

²⁸⁸ Robbe-Grillet, Pour un Nouveau Roman, p. 63.

²⁸⁹ Bernal, Alain Robbe-Grillet, p. 10.

²⁹⁰ Smart, "Relire L'Incubation", p. 212.

mais que nous n'avons observé que chez Weingarter, suffiraient à bannir cette oeuvre de l'école du "nouveau roman". Dans cette dernière citation, il est également question de "conscience malheureuse"; or nous savons que le monologue intérieur de Lagarde exprime les mouvements de sa conscience bouleversée par les événements tragiques du "temps de l'action". Ainsi, d'après cette "philosophie" du "nouveau roman" il y aurait plusieurs aspects de L'Incubation qui en feraient un roman traditionnel. Nous faisons allusion au dénouement dramatique de ce roman, dont il a été question à la fin de notre troisième chapitre. D'autre part, en plus d'être tragique, le suicide de Néa, arrivant à la fin du récit, indique dans la conception de ce roman, le respect d'un certain ordre chronologique, même si les péripéties qui le précèdent ne sont pas racontées dans leur séquence temporelle logique. La présence d'un dénouement dans L'Incubation implique que ce récit est une "histoire", ce que dénonce également Robbe-Grillet²⁹¹. Nous estimons que si Bessette avait voulu écrire un "nouveau roman", il aurait en plaçant le suicide de Néa à la fin de L'Incubation, commis une double faute contre les règles du "nouveau roman". D'abord, si, comme l'affirme R. Robidoux²⁹² et P. Smart²⁹³, Lagarde ne mentionne pas la mort de Néa dans

²⁹¹Robbe-Grillet, Pour un Nouveau Roman, p. 29.

²⁹²Robidoux, "Le cycle créateur de G. Bessette", p. 22.

²⁹³Smart, "Relire L'Incubation", p. 195.

son monologue parce qu'il essaie de refouler tant qu'il peut dans son inconscient la réalité de l'acte suicidaire, c'est que pour lui la situation est angoissante, donc tragique. Par ailleurs, le fait que le lecteur ignore jusqu'à la fin du récit ce qui agite le narrateur, en fait une sorte de roman à suspense. Or, Robbe-Grillet dénonce également cette manière de raconter parce qu'elle crée "un vertige sacré"²⁹⁴. Pour lui, tous les éléments de l'anecdote doivent être présents "irréfutablement" tout le temps que dure la narration:

Alors que le héros traditionnel est constamment sollicité, accaparé, détruit par ces interprétations que l'auteur propose, rejeté sans cesse dans un ailleurs immatériel et instable, toujours plus lointain, toujours plus flou, le héros futur au contraire demeurera là. Et ce sont les commentaires qui resteront ailleurs; en face de sa présence irréfutable, ils apparaîtront comme inutiles, superflus, voire malhonnêtes. ²⁹⁵

Il nous semble que ce passage s'applique admirablement bien aux niveaux temporels établis par P. Smart dans son analyse de L'Incubation, et que nous avons utilisés en examinant les trois "significations" de ce roman.

Les autres aspects de L'Incubation que nous avons relevés dans cette étude, et qui ne se conforment pas aux normes du "nouveau roman" sont les analogies, la notion de l'absurde et le concept de l'aliénation. Au début des premier et deuxième chapitres, nous avons souligné les métaphores et ana-

²⁹⁴ Robbe-Grillet, Pour un Nouveau Roman, p. 22.

²⁹⁵ Ibid., p. 21.

logies qui abondent dans L'Incubation. Or, Robbe-Grillet affirme qu'il faut se débarrasser de ces figures de style qui sont également pernicieuses car elles transforment l'univers d'une façon subjective, selon les données de la vision humaine. A ce sujet, voici ce qu'il propose:

Aussi rien ne doit-il être négligé dans l'entreprise de nettoyage. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que les analogies anthropocentristes (mentales ou viscérales) ne doivent pas être mises seules en cause. Toutes les analogies sont aussi dangereuses. 296

En plus de cet aspect "humaniste" de L'Incubation, de son interprétation freudienne, de son caractère tragique et de sa présentation progressive de l'intrigue, ce roman comporte également une dimension métaphysique dans sa teneur existentialiste et sa notion de l'absurde laquelle est implicite dans le concept de l'aliénation.

Dans notre deuxième chapitre, nous avons fait ressortir la préoccupation "existentielle" de l'auteur en décrivant les différents moyens par lesquels les divers personnages de L'Incubation "se survivent" avec plus ou moins de succès, en essayant de combler le vide de leur existence. Pour ce faire, nous avons comparé les personnages de Bessette au héros de Sartre dans La Nausée. Or, voici ce que Robbe-Grillet reproche à La Nausée:

Nous sommes, cette fois encore, dans un univers entièrement tragifié: fascination du dédoublement, solidarité avec les choses parce qu'elles portent en elles leur propre négation, rachat (ici: acces-

sion à la conscience) par l'impossibilité même de réaliser un véritable accord, c'est-à-dire récupération finale de toutes les distances, de tous les échecs, de toutes les solitudes, de toutes les contradictions. 297

Pour Robbe-Grillet, en plus de "l'existentialisme", une autre forme de littérature contemporaine qui contient "à la fois l'affirmation de notre liberté, et le germe tragique de son abandon"²⁹⁸, est le roman de l'absurde. Se basant sur Albert Camus, Robbe-Grillet définit l'absurdité comme:

l'abîme infranchissable qui existe entre l'homme et le monde, entre les aspirations de l'esprit humain et l'incapacité du monde à les satisfaire. L'absurde ne serait ni dans l'homme ni dans les choses, mais dans l'impossibilité d'établir entre eux un autre rapport que d'étrangeté. 299

Ce que Robbe-Grillet nomme "étrangeté" nous l'avons qualifié d'aliénation. Ainsi, dans notre deuxième chapitre en nous basant sur Fromm, nous avons souligné la triple aliénation qui existe dans L'Incubation: le refus de l'humain, la séparation d'avec les autres, et le rejet de "soi". Robbe-Grillet n'accepte pas le concept d'aliénation. Pour lui l' "étrangeté" qui nécessairement est la conséquence d'un univers absurde implique une "complicité fatale"³⁰⁰, car ce phénomène ne consiste pas pour lui en une "séparation" authentique; il l'envisage comme un échec au point de vue "détachement".

²⁹⁷ Ibid., p. 60.

²⁹⁸ Ibid., p. 56.

²⁹⁹ Ibid., pp. 56-57.

³⁰⁰ Ibid., p. 56.

Voici ce qu'il écrit à propos de l'oeuvre de Camus, L'Etranger:

Tous les lecteurs ont remarqué, néanmoins, que le héros de L'Etranger entretenait avec le monde une connivence obscure, faite de rancune de de fascination. Les relations de cet homme avec les objets qui l'entourent ne sont en rien innocentes: l'absurde entraîne constamment la déception, le retrait, la révolte. 301

Si nous appliquons cette dernière phrase aux personnages de L'Incubation, nous constatons que tous sont déçus; Lagarde et Néa se "retirent"; et d'autre part, Weingerter, Gordon, ainsi que Maggie se révoltent chacun à leur façon. Nous en déduisons donc que L'Incubation est également un roman de l'absurde.

Toutefois, comme nous l'avons déjà remarqué, L'Incubation, par ses aspects psychologique et anecdotique se rattache au roman traditionnel. Par ailleurs, les considérations métaphysiques que révèle la vision d'un univers absurde, et l'élément existentialiste de ce roman en font également une oeuvre contemporaine. Nous en concluons que son "appartenance" au passé et sa conception tragique de la condition humaine empêchent L'Incubation, malgré son style inédit, d'être un "nouveau roman" selon la définition de Robbe-Grillet que nous venons, très sommairement, d'exposer.

³⁰¹Ibid., p. 57.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE GERARD BESSETTELIVRES

Poèmes temporels. Monte-Carlo: Regain, 1954.

La Bagarre. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1958.

Le Libraire. Paris: René Juillard et Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1960. Réédition, Montréal: CLF poche canadien, 1968¹. Traduction: Not for Every Eye (Glen Shortliffe). Toronto: Macmillan, 1962.

Les Images en poésie canadienne-française. Montréal: Beauchemin, 1960.

Les Pédagogues. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1961.

L'Incubation. Montréal: Librairie Déom, 1965¹. Traduction: Incubation (Glen Shortliffe). Toronto: Macmillan, 1967.

Anthologie d'Albert Laberge. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1962.

De Québec à Saint-Boniface. Toronto: Macmillan, 1968.

Histoire de la littérature canadienne-française (en collaboration avec Lucien Geslin et Charles Parent). Montréal: Centre Éducatif et Culturel, 1968.

Une littérature en ébullition. Montréal: Editions du Jours, 1968.

INTERVIEW

"Témoignages des romanciers canadiens-français", Archives des Lettres canadiennes, III. Montréal: Fides, 1964.

¹ Edition utilisée pour cette thèse.

OUVRAGES CONSULTÉSLIVRES

- Adler, A. The Individual Psychology of Alfred Adler; a systematic presentation in selections from his writings. Edited and annotated by Heinz L. Ansbacher and Rowena R. Ansbacher. [1st ed.] , New York: Basic Books, 1956.
- Bernal, O. Alain Robbe-Grillet: le roman de l'absence. Paris: Gallimard, 1964.
- Duras, M. Moderato cantabile. Paris: Editions de Minuit, 1963.
- Détruire, dit-elle. Paris: Editions de Minuit, 1969.
- Freud, A. Normality and Pathology in Childhood: Assessment of Development. New York: International Universities Press, Inc., 1970.
- Freud, S. A General Introduction to Psycho-Analysis. New York: Liveright Publishing Corporation, 1968.
- Dictionary of Psychoanalysis. Edited by Nandor Fodor and Frank Gaynor. New York: Fawcett World Library, 1966.
- Fromm, E. The Art of Loving. New York: Bantam Book; Harper & Row, 1956.
- Genet, J. Oeuvres complètes. Paris: Gallimard, 1951.
- Grandbois, A. Poèmes. Montréal: Editions de L'hexagone, 1963.
- Grand-Pré, de P. Histoire de la littérature française du Québec, IV. Montréal: Librairie Beauchemin, 1969.
- Jung, C. The Collected Works. Edited by Sir Herbert Read, Michael Fordham and Gerhard Adler, New York: published for Bollinger Foundation by Pantheon Books, [1953-67] .
- Rank, O. Sex in psycho-analysis (Contributions to psycho-analysis) [by] Sandor Ferenczi and The development of psycho-analysis [by] Sandor Ferenczi [and] Otto Rank. New York: Dover Publication, 1960.

- Robbe-Grillet, A. La Jalousie. Paris: Editions de Minuit, 1957.
 ----- . Pour un Nouveau Roman. Paris: Editions de
 Minuit, 1963.
- Sarraute, N. L'Ere du Soupçon. Paris: Gallimard, 1956.
 ----- . Tropismes. Paris: Editions de Minuit, 1957.
 ----- . Les fruits d'or. Paris: Gallimard, 1963.
- Sartre, J.-P. La Nausée. Paris: Gallimard, 1938.
- Simon, C. Le Palace. Paris: Editions de Minuit, 1962.
- Tougas, G. Histoire de la littérature canadienne-française.
 Paris: Presses universitaires de Paris, 1960.

ARTICLES

- Allard, J. "Comment la parole vient au pays du silence", Voix
 et Images du Pays, I. Montréal: Les Presses de l'Univer-
 sité du Québec, (1970), 51-62.
- Bernard, M. "Montréal, exil et promesse", La Presse, (3 avril
 1965).
- Bonenfant, J.C. "Livres en français", University of Toronto
 Quarterly, XXXVIII (July 1969), 451-470.
- Bosco, M. Le Magazine MacLean, (juillet 1965), 46.
- Brochu, A. "La nouvelle relation écrivain-critique", Parti
 Pris, (janvier 1965).
- Ethier-Blais, J. "Lire en français", University of Toronto
 Quarterly, XXXV (1965-1966), 509-523.
- Gay, P. Le Droit, (3 septembre 1960), 12.
- Hertel, F. "A chacun son dû", L'Information médicale et para-
 médicale, (18 octobre 1966).
 ----- . "L'Incubation", Ibid., (15 novembre 1966).
 ----- . "Loisirs et lectures", Ibid., (3 juin 1967).
 ----- . "Du misérabilisme intellectuel", L'Action nationale,
 (avril 1967).

- Leclerc, R. Lectures, (avril 1958), 244.
- Ibid., (mars 1961) 206.
- Locquell, C. Le Devoir, (13 août 1960), 9.
- "L'Incubation", Le Soleil, (10 avril 1965), 15.
- Marcotte, G. "Gérard Bessette à l'école du nouveau roman",
Les Bonnes Rencontres. Montréal: Hurtubise HMH, (1971),
172-175.
- Marshall, J. "Three from the other nation", Tamarack Review,
XLVI (Winter 1968), 109-113.
- Martel, R. "Une fresque éblouissante", La Presse, (12 juin 1971),
136.
- Ménard, J. Revue de l'Université d'Ottawa, (avril-juin 1961),
309.
- Muller, A. Livres et Lectures, (juillet-août 1960), 412.
- Poulin, G. "Littérature canadienne", Relations, t. 369 (mars
1972), 40-43.
- Richer, J. Lectures, (juin 1965), 283.
- Robidoux, R. Le Droit, (1er mai 1965), 8.
- "Gérard Bessette et la technique romanesque",
Livres et Auteurs canadiens 1965, 36-38.
- "Le cycle créateur de Gérard Bessette ou le fond
c'est la forme", Livres et Auteurs québécois 1971, 11-28.
- Robidoux-Renaud, "Regard sur le présent", Le roman canadien-
français du XXe siècle, 203-213.
- Séguin, M. L'école canadienne, (avril 1958), 545.
- Shortliffe, G. "Novelist Gérard Bessette", Queen's Quarterly,
LXXIV (Spring 69), 36-60.
- Smart, P. "Relire L'Incubation", Etudes françaises, VI (mai
1970), 193-213.
- Stedmont, J.M. "Fiction", University of Toronto Quarterly,
XXXVII (July 1968), 388-390.
- Sutherland, R. "Twin Solitudes", Canadian Literature, XXXI
(Winter 1967), 5-24.

Tougas, G. "Something or Nothing", Canadian Literature, XXXII
(Spring 1968), 62-67.

TABLE DES MATIERES

	Pages
Introduction	1
I L'Incubation-gestation	7
II L'Incubation pathologique	42
III L'Incubation psychologique	74
Conclusion	102
Bibliographie	109